

Bernadette Boissié-Dubus

Les caprices du vent

Livrenvol

Les caprices du vent

Recueil de nouvelles déjantées sur le « pétage de
plombs »
un jour de grand vent.
Ou la folie au quotidien.

NOTE DE L'AUTEUR

Toute ressemblance avec des individus vivants ou décédés serait purement fortuite, je dirais même saugrenue. Si le lecteur à l'esprit retors et malsain y voit quelque similitude avec des gens de son entourage, je ne peux pas l'en empêcher, mais cela n'engage que lui. Personnellement, je n'en connais pas, mais il traîne tellement de gens bizarres dans ce bas monde que tout est possible. Je vous rapporte des racontars, des « oui-dire », de personnes qui en ont rencontré d'autres qui ont elles-mêmes entendu parler de cas similaires par des connaissances, toujours à l'affût des potins... D'ailleurs, tout cela, c'est à cause du vent.

Il paraît que le vent rend fou. Si, si, c'est ce qu'on dit traditionnellement. D'ailleurs, ne dit-on pas « il souffle un vent de folie » ? Vous voyez bien.

Donc, le jour où souffle la Tramontane, il se passe des choses bizarres chez des gens honnêtes, habituellement sains d'esprit. Cela dure au moins trois jours. Le temps que le vent se calme. Après, plus rien n'est comme avant. Certains s'en sortent et survivent. D'autres pas.

Attention ! La folie guette n'importe qui. Cela pourrait être vous, cela pourrait être moi. Alors vigilance et écoutez les histoires racontées de bouche à oreille de pauvres diables qui ne se sont pas méfiés.

Que ces récits vous servent de leçon. Un humain peut en cacher un autre.

L'auteur (je ne me rappelle plus mon nom)...

La face cachée de la bête

Nous nous sommes connus sur le trottoir...

Mais non ! Ce n'est pas ce que vous pensez... C'était il y a vingt ans, presque jour pour jour. Je me revois encore dans mon jeans délavé troué aux fesses... J'avais les cheveux longs frisés, je portais des sabots qui m'écorchaient les pieds. Je devais faire pitié. J'avais vingt trois ans, l'air d'une pauvre adolescente rejetée par sa famille et obligée de faire la manche sur le trottoir. Sauf que je n'étais pas rejetée par ma famille et que si j'étais là, c'était par choix. Je vivais avec deux copains aux cheveux longs eux aussi, et nous jouions de la guitare pour gagner notre vie. Moi je chantais et j'écrivais mes textes. Nous étions tous en possession d'une licence de philosophie et nous voulions refaire le monde. C'était l'époque hippie, on chantait l'amour pas la guerre, il était interdit d'interdire, on vivait en communauté.

Lui, il était impeccable dans son petit costume « Mao » très strict, les cheveux bien coupés, le style vieille France. Il avait l'air gentil, il était poli, il faisait chimie. Dans la recherche, s'il vous plaît !

Je me suis laissé subjugué par ses yeux de chien battu qui me regardaient d'un air triste. Déjà, à l'époque, j'aimais les animaux. Surtout les chats. Mais j'avais un cœur gros comme ça et plein de place pour aimer un toutou.

Il venait tous les jours me contempler en silence. J'étais sa muse. Je me voyais habillée en statue grecque avec le monde à mes pieds...

Si vous voyiez la tête de la statue grecque à présent !

Je l'ai épousé au grand désespoir de mes deux copains qui partageaient mon lit et mes délires.

Je n'ai plus jamais chanté. J'écris en cachette.

J'ai épousé un trousseau de linge brodé.

Cela fait vingt ans (ça je crois vous l'avoir déjà dit). Je n'arrive pas à oublier. J'ai trois filles, nées à deux ans d'intervalle chacune. C'était réglé comme du papier à musique. La dernière a seize ans.

Je suis assise à la table de la cuisine et je regarde le soleil arroser les murs. Par la fenêtre ouverte, le printemps me fait des clins d'œil. Sœur Anne ma sœur Anne ne vois-tu rien venir ? Une mésange s'est posée sur le lilas, je lui ai donné du pain. Le repas du soir n'est pas prêt. Je n'arrive pas à écosser mes haricots. J'ai perdu mes poèmes. A force de les cacher, je ne sais plus où je les fourre... Je n'ai pas fait les lits, je n'ai pas nettoyé la salle de bain. J'ai la nausée quand je rentre dans la chambre.

Cela m'a pris tôt ce matin. J'ai vomi sur le tapis. J'ai encore vomi dans la salle de bain. J'ai l'estomac à l'envers. Le plus terrible, c'est que j'ai vomi des bouts de papier... J'ai une terrible angoisse qui me ronge. Est-ce que j'ai mangé mes poèmes ? Cela s'est déjà passé une fois. Louis est arrivé à l'improviste. J'étais en train d'écrire sur un coin de table. J'ai tout avalé. Ce fut très dur. Je n'ai pas eu le temps de mâcher.

Mais cette fois-ci, je ne m'en suis pas rendue compte. J'ai mangé mes poèmes sans le vouloir. Je fais de « l'autophagie ». Manger mes écrits, c'est un peu me manger moi-même. Que vais-je devenir ?

Je n'ai pas le temps de me poser plus de questions. Un bruit d'eau me précipite dans la buanderie. La machine à

laver semble prise de folie. Le tambour tourne à toute vitesse. On dirait que la machine va décoller. Attachez vos ceintures ! Tout le monde sur le pont ! Les femmes et les enfants d'abord ! Que faire ? Que faire ? Je saute à droite, je saute à gauche. Je tape des pieds, je crie. Dans un bruit de carlingue à l'agonie, le moteur s'arrête. La porte s'ouvre toute seule et l'eau dégouline sur le pavé. Je n'imaginais pas qu'il puisse y avoir autant d'eau dans une machine à laver ! C'est une vraie rivière. Je ramasse deux ou trois têtards. On dirait des spermatozoïdes. Non, je ne ferai pas un quatrième enfant ! Pour faire un garçon ! Avec des petites lunettes de savant et un ordinateur greffé à la naissance ! Non !

Te bile pas ma cocotte, ça fait quelques années déjà qu'il ne te demande plus rien, ton époux. T'es trop vieille. Ouf...

Je n'ai jamais eu à travailler. On ne travaille pas, chez les de la Butte du Couchant. On élève du bébé. On fait de **l'éducation**. Elle est belle l'éducation des spermatozoïdes femelles de la famille ! Trois filles : la première, Amélie, elle dessine des nus à l'école des beaux-arts et elle est homosexuelle, c'est la plus intelligente. La deuxième se drogue. Cela ne m'étonne pas avec le prénom qu'on lui a collé, la pauvre, à sa place j'aurais fait pareil. Marie-Neige... Ça vous parle ? C'était le prénom de l'arrière-grand-mère de la Butte du Couchant. Marie-Neige de la Butte du Couchant. Saquée dès la naissance ! Handicapée dès le berceau ! C'est pire qu'un accident de poussette, un nom pareil ! Ca ne pardonne pas. D'ailleurs, elle ne nous le pardonnera jamais. Elle s'habille de loques (un peu comme moi à son âge mais ça, elle ne le sait pas), fréquente des rappeurs qui ont monté un orchestre dans un vieux hangar et prend de l'extasia dans

des « Raves Parties ». Elle a un CAP de coiffure. C'est la honte de la famille. Quant à la dernière, mazette, elle fait dans la fesse. Elle couche déjà à seize ans. Oh, mais pas avec n'importe qui, s'il vous plaît ! Rien que des noirs et des arabes. Elle fait du racisme à l'envers. C'est son beau blond de père qui la « débecte », dit-elle. Elle veut du basané, pour oublier ses origines de noble bien française. C'est Claudia. Elle, elle est encore au lycée.

Donc, je n'ai jamais travaillé. Au début, j'ai trouvé ça marrant. Plus maintenant. Mais quand je parle de trouver du boulot, j'entends :

- Pour quoi faire ? Tu n'as pas assez d'argent ? Tu as vu tous ces chômeurs ? Tu n'as pas le droit au travail. Le travail, c'est le bien des pauvres. Laisse-le-leur.

Alors j'enfonce la tête dans ma robe de chambre et je ravale mes envies honteuses.

Les petits têtards spermatozoïdes agonisent sur le carrelage. Encore quelques-uns qui ne m'auront pas. Je les regarde mourir sans état d'âme. Mais qu'est-ce que j'ai bien pu mettre dans cette machine ! Cette fois-ci, pas de panique. Je la démonte. Armée d'un tournevis, je défais chaque morceau avec une jouissance inconnue jusqu'à présent. A chaque vis déboulonnée j'exulte. La buanderie ressemble à un garage. J'ai essayé de bien ranger les morceaux mais je ne suis pas certaine de tous les retrouver. Tant pis. Il n'y a plus de machine à laver, sauf des plaques éparses et le tambour. Je découvre mes poèmes coincés dans le moteur. Entiers, à peine mouillés. Je suis heureuse. Je les cache dans le double fond du panier à linge là où personne ne viendra jamais mettre son nez. Il n'y a pas de danger. Il est à moi, le panier à linge, rien qu'à moi. J'entreprends de remonter la machine. Cela me prend une bonne demi-heure et au bout du compte il me reste des tas

de vis et de pièces inconnues. La machine semble sortie de l'imagination de Jules Vernes. Elle a des ailes et le moteur fait un bruit d'avion.

Je retourne à la cuisine. Bientôt midi. Qu'est-ce que ça peut faire, après tout ? Je ne verrai personne avant ce soir.

Je m'assois et je prends une feuille et un crayon.

Je pense à Louis, le nez dans ses éprouvettes à la lumière des néons. Il neutralise des virus. C'est un savant. Il est dans la recherche. A mon avis, à force de regarder l'infiniment petit, il ne voit pas le normalement grand. Ce soir, je mets une jupe sexy et un porte-jarretières. Mais au fait ? Pourquoi pas maintenant ?

Dans la salle de bain, je trouve le maquillage des filles. Il fera l'affaire. Un peu de noir par-ci, du vert par-là. Je me farde les joues et mets du rouge à lèvres bien saignant. Je déniche des bas-résilles qui doivent dater de notre dernière sortie pour la Saint Valentin, c'est à dire il y a dix ans. Je fauche les souliers à talons de Claudia et la minijupe d'Amélie. J'ai du mal à descendre les escaliers avec ces trucs aux pieds et la jupe me moule les fesses. J'ai l'air d'un haricot blanc sur des échasses. Rentre ton ventre, ma fille.

Pour laver le sol, ça va être coton. Je m'arme de l'aspirateur. Elle doit être jolie en tenue de péripatéticienne, l'aspirateur à la main, la mère au foyer ! Je m'en fous. Personne ne me voit. Quoique... Dans le salon, j'ai l'impression que quelqu'un m'observe. Je me retourne précipitamment mais il n'y a rien. Pourtant j'aurais juré qu'on me regardait dans la glace. C'est un miroir du dix huitième siècle, une vraie antiquité. Une antiquité chère. Il est immense avec une large bordure dorée et des anges au-dessus. Il me faut plus d'une heure pour l'astiquer. Moi j'aurais mis un tableau de Dali à la place, mais Dali ce n'est pas assez noble. Nous n'avons que des Rembrandt et des Delacroix... Et

même un Le Caravagio ! Vous me direz que c'est un peu osé comme peinture, un Caravagio... Mais c'est Renaissance italienne, ça, mes amies ! C'est accepté par la gent huppée. Ca donne un petit côté coquin très bon chic bon genre. Mais Dali ! Même une reproduction - parce que nous n'avons que des reproductions bien entendu... quand même... - ce serait indécent.

Donc le miroir me regarde. Je vous jure. J'essaye de feinter. Je fais semblant de rien et je me retourne précipitamment. Gagné ! L'ancêtre Marie-Neige jette sur moi un regard courroucé, je dirais même méprisant. Qu'est-ce qu'elle me veut, la vieille peau ? Cela ne lui suffit pas de trôner dans un cadre sur la commode de la chambre ? Elle a dû oublier qu'elle fut roturière elle aussi. Mais attention ! Pas n'importe qu'elle roturière ! C'était l'intendante, elle. Elle a épousé le maître et brodé tout ce fichu linge impossible à repasser. Je la déteste. Elle me regarde d'un air réprobateur.

Je lui demande sans me démonter :

- T'aimes pas mes frous-frous, la vioque ?

Mon ton ne lui plaît pas du tout, mon accent non plus, d'ailleurs. Elle pince les lèvres et articule d'une voix aigre, avec un accent pas de chez nous, c'est normal puisqu'elle est d'ailleurs:

- Madame vous déshonorez la famille.

- Je quoi ? Je déshonore la famille ? Tu sais ce qu'il te dit le déshonneur ? Ta gueule vieille peau.

Je n'ai jamais aussi mal parlé de ma vie. Ou alors, il y a très longtemps. J'avais oublié à quel point ça faisait du bien de jurer. J'ai l'impression qu'un poids quitte ma poitrine. Je crache deux ou trois bouts de papiers remplis d'encre. Je n'ai pas digéré mes derniers poèmes.

A partir d'aujourd'hui, je vais écrire un livre cochon. Et je le dédierai à l'ancêtre.

Du coup, elle disparaît. Elle ne doit pas aimer la lecture. Ou alors, elle ne supporte pas les vomis. Il y a des gens comme ça. En tout cas, elle ne devait pas nettoyer celui de ses enfants, elle ! Elle avait une nourrice. Les nuits au chevet des gastros, elle ne sait pas ce que c'est.

Quand je pense à tout ce linge à repasser qui m'attend dans le panier !

Chaque fois que la belle-famille vient manger, il faut mettre la nappe blanche et les serviettes brodées qui ne passent pas au sèche-linge. Ca les fait rétrécir. Il faut les étendre dans le jardin, au grand air. Nous avons aussi le service en porcelaine et les verres en cristal qui ne vont pas au lave-vaisselle. J'ai la phobie de la porcelaine. Je fais comme une allergie, j'attrape des boutons. Louis dit que c'est le produit à vaisselle. Je t'en fiche, du produit à vaisselle ! C'est la porcelaine, un point c'est tout.

Justement, le week-end passé, ils sont venus déjeuner les beaux-parents ! Et le beau linge brodé dort dans la corbeille.

J'ai la nausée rien que de penser au fer à repasser.

Bon, ce n'est pas tout. Il faut que j'aille voir où en est ma machine volante.

Dans les escaliers qui mènent à la buanderie, j'aperçois quelque chose de blanc. J'ai dû tomber du linge en route. Je vous fiche mon billet que c'est une de ces saletés de serviettes !

C'est une saleté de serviette... Sauf qu'il y en a plein les escaliers. Et elles bougent. Elles ondulent d'un mouvement rythmé. On dirait des vagues. Elles déferlent sur moi sans que j'aie le temps de dire ouf ou d'appeler au secours. Une d'entre elle se met sur ma bouche et me bâillonne. Une autre me saisit un pied et me fait tomber. Je me sens agressée de toutes parts. La nappe se rue sur moi

et me recouvre totalement. J'étouffe. Je me débats de toutes mes forces. Au loin, à travers le tissu qui filtre les bruits, j'entends le rire de la vieille sorcière. Je me suis cogné le genou dans la chute. C'est l'apocalypse. La fin du monde est proche. Je pense aux enfants qui vont me trouver ce soir asphyxiée par le linge de grand-maman.

Je pense à Louis. Il risque de broncher sur moi sans me voir. Je ne veux pas mourir. La colère me prend. Je suis révoltée. Dire que les femmes se sont battues pour avoir le droit de vote, le droit d'exister, le droit d'avoir le droit ! Le droit au travail, le droit à la libération sexuelle ! Je ne me laisserai pas assassiner ainsi ! Je ne laisserai pas la bêtise et l'obscurantisme gagner la partie. J'ai tellement de haine que la nappe se déchire et je passe la tête par le trou. Je déchire le tissu, je mets en pièce le beau linge brodé qui bat en retraite, je griffe, je mords. J'ai gagné ! J'ai gagné !

Le rire de l'ancêtre s'est tu. Celle-là, je vais lui faire sa fête sur la commode ! Elle ne perd rien pour attendre.

J'achève d'abord le carnage. Plus de nappe, plus de serviettes. Rien que de vulgaires « peilles » ! Pas des chiffons, des « peilles », comme on dit chez nous ! Ce mot doit défriser la mamé. Je le répète en sautant à cloche pied. Peilles ! Peilles ! Peilles ! Grand maman. Chez moi, c'est la mamé. Mais cette vieille-là ne mérite pas ce nom. Ma mamé à moi, elle avait un air doux, elle pardonnait tout et elle faisait des oreillettes pour le carnaval. Je n'ai pas de photo d'elle mais je vois toujours son visage.

Mince alors ! C'est elle dans le miroir !

Elle ne me dit rien, elle me sourit. J'ai gagné une bataille mais pas la guerre.

Elle va voir grand-maman de la Butte du Couchant, de quel bois je me chauffe !

D'abord je vais chercher une arme. Une paire de ciseaux bien affûtée. Je découpe le beau linge en morceaux. Tout y passe, y compris les serviettes de bain et les draps. Je dissèque les napperons, je scalpèle les mouchoirs en soie. Je cache tout dans le panier à linge.

Je suis très fatiguée et j'ai faim. Cette bagarre m'a aiguisé l'appétit. J'ouvre une boîte de sardines et je les mange dans la boîte. Je sauce l'huile d'olive avec délectation. Puis j'engouffre deux pots de crème au chocolat. Terminé le régime bidon à base de petits sachets insipides !

J'ai le maquillage un peu destroy. Le rouge s'est répandu autour de ma bouche et j'ai du noir sur le menton. Les bas résilles n'ont pas résisté au choc.

Je vais me changer. J'enfile une petite culotte sexy et je mets mon tablier à fleurs. Peut-être Louis va-t-il aimer ? Pas de soutien gorge. Je ne suis pas si moche que ça, pour mon âge...

De me promener nue dans la maison, ça m'excite. Vivement ce soir. Les filles ne rentrent pas. Amélie dort chez sa copine, Marie-Neige va à un concert de techno et Claudia couche chez son Sénégalais. Il va voir ce qu'il va voir le noble voyeur d'éprouvettes ! Je lui ferai oublier ses virus et la vieille va en crever une deuxième fois !

Au fait : pour les filles, ne le lui dites pas à Louis. Il ne sait rien de tout cela.

J'espère que la vieille le sait, elle, ça doit la rendre malade de honte...

Le soir tombe sur ma victoire. Il est déjà sept heures. J'ai mitonné un bon petit plat. Dans ma tenue, c'était galère, mais je n'ai pas trop mal réussi. J'ai ressorti une vieille nappe que j'avais achetée au Maroc à l'époque de ma folle

jeunesse. Les mites l'ont un peu grignotée, mais en mettant les assiettes et les couverts aux endroits stratégiques on n'y verra que du feu.

Il est en retard, comme d'habitude. J'avais un peu froid, j'ai monté le chauffage à fond. On se croirait en Afrique, sous les tropiques. Il ne manque que le gros ventilateur au plafond, les cris des bêtes sauvages et le tam-tam. Je mets un disque d'Evangélis « la fête sauvage », ça fera l'affaire.

Je m'attends à le voir arriver en slip léopard comme Tarzan.

A vingt et une heures, il débarque, l'œil torve, des cernes bleus sous les yeux, la cravate de travers et des trous dans le pantalon. Les virus se sont échappés du labo. Ils ont renversé les éprouvettes, d'où les trous. Ce fut l'horreur, Apocalypse Now. Comment lui expliquer qu'ici aussi c'était l'horreur ? Mais des virus qui s'échappent c'est plus grave que d'être attaqué par du linge. Toute la planète est concernée. Le monde est en danger. Je ne vais pas la ramener avec mes histoires de bonne femme ! Je suis épouse de savant. Ça crée des obligations. Il faut être altruiste.

Il a quand même un mot gentil pour moi :

- Habille-toi, tu vas prendre froid.

Ce n'est pas vraiment ce que j'attendais. Je suis un peu déçue. Je voyais plus d'enthousiasme, plus de fougue. Je n'ai pas dû mettre la bonne culotte, ou les virus supérieurs en nombre sont plus forts que moi. Ils empochent la victoire. Pourtant, c'était ma soirée, pas la leur. Ce n'est pas juste.

J'entends rigoler la vieille sur la commode de la chambre. Demain je lui règle son compte à celle-là, pour me venger des virus.

Je hasarde d'aborder quelques questions importantes pour lui changer les idées mais je n'ai peut-être

pas la tenue adéquate pour discuter de ce genre de problèmes. Ca ne fait pas sérieux.

- Tu sais que Claudia couche avec un noir ?

Vlan ! Ça, c'est envoyé !

- Je ne sais pas. Les virus sont imprévisibles, ma chérie. Personne ne sait où ils ont pu aller.

Je ne vois pas le rapport avec Claudia et son Sénégalais mais je continue :

- Marie-Neige a laissé tomber son boulot. Elle est dans un orchestre de RAP et elle chante des chansons subversives. Ils veulent faire un disque. Je m'inquiète un peu.

- Ne t'en fais pas. L'Elysée a été averti. Ils vont tout mettre en œuvre pour les retrouver. L'armée est en état d'alerte.

J'ignorais que c'était si terrible de faire partie d'un orchestre de RAP. Quand même, déranger l'Elysée, c'est un peu exagéré. Et puis, elle n'est pas perdue, je sais où elle est, moi.

- Pas la peine de déranger l'armée. Je sais où ils sont.

- Toi ? Tu sais où ils sont ?

- Mais oui, dans un vieux hangar désaffecté. Ils ne font de mal à personne.

- Pas de mal à personne ? Tu es folle ? Ils sont dangereux, contagieux ! Il faut les détruire !

Les détruire ? Eh, oh ! Il est fou ce mec ! Je savais bien que ses expériences allaient lui monter à la tête ! Détruire sa fille ! Comme ses vulgaires virus ! Qu'il touche à un seul de ses cheveux je le refroidis, lui, l'Elysée et l'armée entière ! Non, mais ? Père indigne !

- Dis-moi où ils sont.

Et ta sœur ? Tu ne crois pas que je vais vendre ma fille ? Père dégénéré !

Je ne suis peut-être pas très fufutte mais je ne suis pas bête.

Je lui indique le Zénith. Il se rue sur le téléphone pour appeler la gendarmerie.

- Tu sais qu'Amélie est homosexuelle ?

- Ecoute, Francette, l'heure est grave. Ne me dérange pas avec des ennuis domestiques. Tu es assez grande pour les régler toute seule. Je te fais confiance.

Merci, mec. Tu m'aides beaucoup...

Il me fait confiance ! C'est nouveau, ça ! Je me demande s'il ne boit pas en cachette au travail. Ça expliquerait qu'il casse les éprouvettes et laisse s'échapper les virus. J'espère qu'ils ont averti le gouvernement, sinon il va avoir une autre histoire de sang contaminé sur les bras. Je ne vous raconte pas la tête du ministre de la Santé Publique !

Monsieur le ministre, des virus se baladent dans la ville et moi je monopolise l'armée pour rechercher ma fille et sa bande de rappeurs.

Il est beau, le savant, tiens ! Je suis un peu moins en admiration devant son génie. Il est tombé de son piédestal en l'espace de quelques minutes. Je le croyais plus consciencieux.

Il saisit son manteau et me plante là, avec le veau en sauce à peine entamé, la bouteille de vin rosé, et ma petite culotte en dentelle.

Il part dénicher les coupables. Au Zénith. Ça tombe bien, ce soir ils passent l'opéra « Notre Dame de Paris ». Ils en ont pour la soirée à fouiller les gradins.

Moi je me sers du veau avec des patates sautées, j'en reprends deux ou trois fois, et je bois le vin. A la moitié de la bouteille, je me mets à rire sans savoir pourquoi. C'est la tête de la vioque quand j'ai découpé la nappe qui me rend hilare.

Je vais me coucher avec ma petite culotte et mon tablier. Je m'endors comme une masse.

Vers trois heures du matin, je l'entends rentrer. Il me dit :

- On a fouillé tout le monde au Zénith. On ne les a pas trouvés.

Il a fouillé tout le monde ? Qu'est-ce qu'il croyait cet andouille ! Que sa fille se déguisait en Esméralda pour donner le change ? Il n'est pas bien, lui ! Je me demande s'il ne devrait pas prendre des vitamines.

Je replonge dans les bras de Morphée, parce que le vin rosé, moi, ça me fait somnifère.

J'émerge d'un profond sommeil à dix heures du matin.

Louis est déjà parti. Il m'a laissé un mot :

- Ma chérie, je suis parti de bonne heure. Je dois aller à la préfecture. Bonne journée.

J'ai la bouche un peu pâteuse. Bonne journée ! Tu parles ! Si j'ai encore la visite de la vieille sorcière, elle va être belle, la journée !

Je commence par déjeuner copieusement. Je ne sais pas qui a fini le ragoût de veau hier, ni la bouteille de rosé, mais quand même, on aurait pu m'en laisser pour midi. J'ai besoin de prendre des forces, avec la journée qui m'attend !

Je descends à la buanderie. J'ai trois tonnes de lessive à faire et la machine à laver qui s'est transformée en avion ! Heureusement que Louis était trop occupé hier soir pour se rendre compte que quelque chose clochait dans cette maison !

La mare s'est agrandie et à présent il y pousse des nénuphars et des ajoncs. Les têtards se sont reproduits comme par enchantement. Ce doit être la génération spontanée. Quelques-uns sont déjà grenouilles et coassent à qui mieux mieux. J'en vois une qui me paraît plus maligne que les autres.

A quoi je vois cela ? A ses yeux, pardi !

Elle a un regard intelligent. Plus intelligent que certains humains qui se prennent pour des phénix. Et si c'était un prince charmant ?

Bon, d'accord, c'est que dans les contes de fées ces bêtises-là. Mais si c'était vrai, hein ? Que je trucide un prince ? Incident diplomatique et tout le tintouin. Comme si ce n'était pas suffisant d'avoir un mari qui perd ses virus comme on perd ses clefs !

Donc je ramasse la grenouille, prince ou pas. D'ailleurs c'est peut-être une princesse et le problème est le même. Je la regarde. Elle a des yeux gentils. Pas comme ceux de la vieille... Elle a l'air de m'aimer. J'ai au moins trouvé une copine.

La machine à laver est toujours au même endroit et elle a toujours des ailes. Je la bourre de linge. Tant pis si elle explose. J'en serai débarrassée. J'en ai marre ! J'en ai marre ! Si je trouve un truc pour rigoler, je suis preneuse. On s'emmerde seul dans cette maison.

Pour une épouse de particule, je la fiche mal. Je devrais avoir une activité charismatique. Quelque chose comme dame patronnesse, la vieille me pardonnerait d'être moi. Mais je ne crois pas en Dieu et je n'ai pas envie de raconter des niaiseries à des mômes qui n'ont rien demandé à personne. Ils risqueraient de sortir le poing en l'air en chantant l'Internationale... Je suis la honte de la famille, comme ma rappeuse de fille. Je n'aime pas le ménage, je n'aime pas papoter avec des mères au foyer qui s'ennuient autant que moi. Je n'ai envie de rien. Si au moins j'avais élevé mes filles comme il faut !

Attendez ! Mais si j'ai envie de quelque chose ! Eh, oh ! Qu'est-ce que vous croyez ? Je ne suis pas tout à fait morte. J'ai envie de retourner sur le trottoir chanter mes poèmes avec les deux dingues qui partageaient mon lit il y a vingt ans. Voilà. C'est avoué. Si la vieille entend ça !

T'entends ça, vieille folle ? Puisque nous en sommes aux confidences, toutes les deux, je vais ajouter une chose : j'ai envie de le tromper ton honnête petit-fils avec son QI au-dessus de la moyenne ! J'ai envie de baiser avec un plouc, un cave, même le genre camionneur. Ca te la coupe, hein ?

Je ne me reconnais plus. Je dois être possédée par un démon pervers pour tenir des propos pareils ! Francette, ma fille, calme-toi.

Je me précipite dans le salon. Il faut que je lui parle à la mamé. J'en ai trop sur le cœur. Je me campe devant la glace et l'interpelle :

- Eh, la mamé, montre-toi si tu es une femme.

Cela ne rate pas. Elle est bien là, avec son col en dentelle de Calais et sa poitrine opulente qui lui remonte jusqu'au menton. Elle a l'air si sévère que j'ai un moment de regret. Elle va encore être vache et me démolir. Je soutiens son regard et lui dis sans réfléchir :

- T'en as pas marre de faire semblant d'être méchante ? Tu n'as pas envie de te reposer ? Tu n'as pas envie qu'on t'appelle un peu mamie au lieu de « grand-maman » ? Tu n'en as pas eu une de mamie, toi ? Une qui faisait de la confiture et des beignets ?

Je m'attends à de sérieuses remontrances, à me faire tancer vertement. C'est ce qu'on dit dans le beau monde pour préciser qu'on va se faire engueuler. Et bien non. Je vous donne en mille ce qu'elle fait. Elle éclate en sanglots.

Oui, les copines, je ne vous mens pas.

Je ne savais pas que ça savait chialer les rombières collets montés du dix neuvième siècle !

Pour le coup, j'ai un peu de pitié d'elle. Je voudrais lui parler mais elle disparaît sans rien ajouter. Je me sens coupable. Je n'ai plus envie de me promener au bord de la mare de la buanderie de peur d'y rencontrer d'autres ombres, comme moi, qui traînent leur cafard le long des golfes clairs. Je sais que nous sommes des milliers à errer entre la table du salon, les chambres à coucher et le biberon des enfants. Il faudrait faire une amicale... Je préfère me réfugier dans la chambre de Claudia. Elle est au soleil. Je me couche sur son lit et me souviens quand elle était bébé. Elle a grandi trop vite celle-ci aussi.

Je pose la grenouille sur le couvre-lit à fleurs. Elle a l'air d'aimer le confort. Machinalement, j'ouvre le tiroir. D'habitude je ne commets pas ce genre d'indiscrétion. Mais je ne sais pas ce qui me prend. Peut-être une intuition ? Je trouve un paquet d'herbes. Sûrement une plante qui vient d'Afrique. J'ai envie d'un thé. Claudia ne m'en voudra pas de prélever un peu de sa précieuse tisane.

Debout les damnés de la terre !

Je réintègre ma cuisine. Il est quatorze heures. Je n'ai pas encore commencé à balayer. Ménage, cuisine, poussière. Tu es né poussière et tu retourneras en poussière. Il vaut mieux laisser la poussière tranquille, on ne sait jamais qui cela peut être. Imaginez que je balaye un ancêtre, hein ? De quoi aurais-je l'air ? Une poussière peut en cacher une autre.

Il a un drôle de goût son thé. Dans le coin du plafond, une araignée me sourit. Mince ! J'ai oublié la grenouille dans la chambre !

J'ai ouvert un paquet de petits biscuits bretons. Ils sont parfaits avec le thé. Un paquet, puis deux paquets. Génial, le thé ! Un goût étrange, tout de même, mais bon.

J'essaye d'attraper la petite cuillère mais elle saute de l'autre côté de la table. Si les couverts s'en mêlent ! J'ai eu ma dose hier avec la nappe, aujourd'hui je n'ai pas envie d'affronter une armée de petites cuillères...

Aux armes, citoyens ! La patrie est en danger !

Aux échos de la Marseillaise, je veux me mettre au garde à vous et me lève brusquement emportant la nappe et tout le matériel avec moi. Hou la la ! Je me raccroche à la table, glisse sur le thé répandu à terre et reste assise sur le carrelage mouillé, le regard dans le vague. Elle a fière allure la mère de famille !

Tout cela, c'est la faute de la vieille ! Je me précipite dans la chambre et saisis le cadre où la mamé « gros lolos » (c'est ainsi que les filles l'appellent) me regarde vachardement. Je sors délicatement la photo et la transforme en confettis.

Quelle sensation de béatitude ! Quelle volupté !

La cuisine ressemble à un champ de bataille. J'ai marché dans le thé et la trace de mes pas s'inscrit en gras sur le beau carrelage du couloir. Je m'en fous. Je ne ferai plus jamais de ménage. Voilà, ma décision est prise.

Plus de petite culotte en dentelles non plus. Après le fiasco de la précédente soirée, je ne vais pas ressortir les bas-résilles... Ce soir il est capable de repartir à la chasse aux virus et je resterai seule avec mon rôti de je ne sais quoi étant donné que je n'ai encore rien décongelé. Ca va être plutôt l'omelette aux herbes de Claudia et une soupe au « moure ¹»...

Je décide de recevoir mon savant de mari en robe de chambre élimée, les bigoudis sur la tête. Peut-être remarquera-t-il quelque chose pour une fois ?

En attendant, je me plonge dans la création artistique. J'écris des pages de mots qui sortent de mon cerveau comme une rivière. Ils se bousculent à la sortie, j'ai peur d'en perdre en route. Allez, petits mots magiques, surgissez de mon chapeau de prestidigitatrice ! J'ai le délire créatif, la folie des belles phrases. J'ai envie de manger mon cahier, de me nourrir de ma propre production. J'aurais dû choisir autre chose comme papier, celui-ci n'est pas facile à digérer. C'est peut-être à cause des lignes ? J'aurais mieux fait d'écrire sur du papier vierge. Mais qu'importe le flacon...

¹ Tête, tronche... La soupe au moure c'est faire la gueule, tout Occitan vous le dira

Je découpe mon œuvre en petits morceaux et les déguste avec volupté. Encore un poème qu'on ne me volera pas.

Parce qu'il faut que je vous dise : des voleurs de poèmes, il y en a partout. Ils sont embusqués derrière les meubles, derrière les vitres, sous les lits, pour fondre sur l'honnête ménagère et lui prendre ses droits d'auteur. Ils sont pires que des virus...

Pires que des virus ? Le doute s'insinue en moi. Et si mon honnête savant de mari cultivait ce genre de virus dans ses éprouvettes ? Ce serait donc lui, le responsable... Après tout, il ne m'a rien dit de la qualité des virus qui se sont enfuis du laboratoire ?

J'ai des sueurs froides. Peut-être l'ont-ils suivi jusqu'ici ? Il les a cherchés au Zénith alors qu'ils étaient embusqués dans notre chambre à coucher ! J'ai l'illumination. Je jubile ! Je vais aller à la chasse aux virus, moi aussi, tiens ! Tu vas voir que je vais te les trouver tes virus ! C'est encore un coup de la vieille, ça !

J'ai besoin d'une arme. Je sais que dans la buanderie, il y a une épuisette, celle des filles quand elles étaient petites, pour attraper les crabes.

A la buanderie, la mare a grandi, il y a des poissons, à présent. La machine à laver volante a disparu avec le linge sale. Bon débarras ! Je ne me laisse pas distraire par l'ambiance campagnarde bon enfant régnant en bas. A l'étage, le devoir m'appelle. J'ai trouvé l'épuisette. C'est la lutte finale ! Allons enfants de la patrie ! J'aimerai toujours le temps des cerises !

En passant devant la glace du salon, mon épuisette à la main, brandie comme une baïonnette, je tire la langue à la vieille « réac ». Ça lui coupe le souffle. Ses gros lolos font du yo-yo dans son soutient gorge. Je suis sûre qu'elle sait où sont les virus.

Je me précipite dans la chambre. Je défais le lit. De toute façon, il faut bien le défaire pour se coucher, non ? Je me demande d'où vient aux humains cette manie idiote, ce tic imbécile perpétré de génération en génération, de faire leur lit tous les matins ? Qu'est-ce que ça changerait que nous dormions dans un lit défait, hein ? Ben, non. Louis ça le défrise, le lit pas fait. Mais là, c'est un cas de force majeure. Je ne trouve pas de virus. Je me jette sur l'armoire. Même topo que le lit. Pourquoi y ranger du linge qui ne nous a rien demandé ? Pas un drap qui dépasse, pas une petite culotte à côté des chaussettes. Les torchons ne sont pas mélangés avec les serviettes. Si ça se trouve, il préférerait être en vrac, le linge ! Pour ça, il va être ravi, le linge ! Je mets tout par terre. Toujours pas de virus. Ensuite j'attaque les chambres des filles. Rien. Je ne trouve rien. Pourtant, je sais qu'ils sont là à me regarder en ricanant. Je les entends se marrer, alors...

La colère me prend, la haine me submerge. Il ne faut pas prendre les enfants du bon Dieu pour des canards sauvages ! Tous à vos postes, on va refaire Verdun.

Eh, oh, il ne faut pas me prendre pour une courge ! Ils commencent à me fatiguer, les virus ! Ils vont voir ce qu'ils vont voir !

Je prends un briquet et j'allume une mèche avec une serviette de toilette. Ça va être l'holocauste mes amies. L'autodafé des virus. Je suis l'Adolphe des petites bébêtes.

Lentement, les flammes montent vers le plafond, descendent en léchant le beau carrelage plein de thé, ravagent le linge où se cache l'ennemi. Ça m'étonnerait qu'ils résistent, les virus ! Il commence à faire chaud, dans la maison. La vieille doit en faire une tête dans la glace du salon !

J'entends des sirènes. Pas les femmes à queue de poisson, non. Les sirènes des pompiers. Il doit y avoir un feu quelque part. Avec tous ces pyromanes qui laissent traîner leurs mégots n'importe où... Encore un coin de garrigue qui brûle. C'est sûrement un coup des promoteurs. L'argent, toujours l'argent, le profit et tout...

Je ne sais pas où ça brûle mais ça ne doit pas être loin d'ici. Je sens comme une odeur de roussi me chatouiller les narines.

Des hommes en uniformes font irruption chez moi. Eh, faut pas vous gêner ! On tape avant d'entrer ! Mais puisqu'ils sont là, je leur demande de l'aide. J'ai été attaquée par des virus martiens supérieurs en nombre. Ils ne me croient pas... Mais ils sont fous, eux ! De quoi me parlent-ils ? Pyromane ? Qué pyromane ? Il n'y a pas de pyromane chez moi ! Qu'on se le dise ! Et puis si j'en cachais un, je ne le leur dirais pas ! Qu'ils sont bêtes ! Pendant la Résistance, il y a des tas de gens qui en ont caché d'autres, n'est-ce pas ? Ce n'était pas pour aller les vendre après ! On a de l'humanité, Messieurs, chez les De la Butte du Couchant ! Nos ancêtres l'ont faite, la Résistance ! D'ailleurs, un train peut toujours en cacher un autre. Faut se méfier.

En tout cas, ils sont bien polis, ils me parlent gentiment. Et où travaille mon mari, et où sont mes enfants, et comment je me sens ?

- Très bien, Messieurs c'est gentil d'être venus. Accepterez-vous un café ? Non ?

Bon, apparemment, ce sont eux qui offrent le coup à boire. Ils téléphonent même à Louis. C'est pour l'inviter aussi, très certainement. Ils ne devraient pas le déranger pendant son travail. Je le leur dis mais ils n'ont pas l'air de comprendre à quel point il a une fonction importante ! On ne dérange pas un scientifique, Messieurs ! Sauf si sa maison brûle !

Comment ça, elle brûle ? La maison de mon mari brûle ? Quelle horreur ! Notez, ça tuera les virus au moins ! Mais quand même, ma maison brûle et je suis la dernière à le savoir ! C'est toujours pareil ! Les personnes concernées sont toujours les dernières informées ! Qui a bien pu faire une chose pareille ?

Paranoïa aiguë, a dit le psychiatre. Je me demande de qui il parle...

En ce qui me concerne, il paraît que j'ai été victime de la dépression de la femme au foyer. Ce n'est pas vrai. Je ne suis victime de rien, je n'ai même pas eu d'accident ! On m'a quand même envoyée à l'hôpital.

Il paraît que Louis veut divorcer. Je ne sais pas pourquoi... Je suis sûre que c'est la vieille qui l'influence, elle a dû lui dire que je voulais coucher avec un imbécile ! Mais je m'en fiche. Quand je sortirai d'ici, je retournerai jouer de la guitare sur le trottoir ou dans l'orchestre de Rap de Marie-Ange. A propos, elle se fait appeler Michèle. C'est moins original mais c'est plus pratique, c'est plus rappeur, quoi.

Je suis bien ici, je peux manger mes poèmes, tranquille. Je les partage même avec d'autres malades enfermés comme moi et qui ne savent pas pourquoi. Eux aussi mangent leurs écrits. C'est fou, n'est-ce pas, la quantité de gens qui se nourrit de littérature ? A voir où va le monde, on ne le croirait pas...

Quand nous sortirons, nous monterons une association d'écrivains. Nous pourrons manger nos écrits au grand jour. On nous payera même pour cela.

Elle est pas belle, la vie ?

Ainsi font, font, font,
Les petites marionnettes
Ainsi font, font, font,
Trois p'tits tours et puis s'en vont...

Harcèlement
A qui le tour ?

Chronique d'une folie programmée

Il paraît que les écrivains, sont des gens un peu bizarres... L'écrivain, c'est moi, là... (Ben oui, moi, celle qui vous parle). « Hors normes » comme dirait une « cheffesse » de ma connaissance qui se croit la plus maligne... Cheffesse, cela sonne bien, vous ne trouvez pas ? Ca fait « chef de mes fesses ? Ou de kermesse, non ?

Bon, passons ... Ça va, ça va, je ne recommencerai pas les jeux de mots bidons, c'est promis... J'ai dit : je ne recommencerai plus ! Eh, oh ! On se calme ! D'ailleurs, je fais mes excuses à tous les chefs du monde pour mes propos médisants. Cela vous va ? Bon, je continue. Et ne m'interrompez pas sans cesse, ça me déconcentre.

En tout cas, c'est ainsi qu'on les appelle, chez nous, les chefs femelles (les cheffesses). C'est écrit sur leur bulletin de salaires, alors vous voyez ?

C'est peut-être vrai, après tout... Je suis hors normes. A quatre heures du matin, je suis déjà devant mon ordinateur, les yeux rougis par la luminosité agressive de cet esclavagiste. Pourquoi ai-je accepté d'écrire ce livre ? Nom d'un chien ! J'ai le don de me fourrer toujours dans des histoires à dormir debout.

Je travaille trop et c'est peut-être pour cela que je commence à avoir des hallucinations. Ne riez pas. Cela arrive. Je ne suis pas Jeanne d'Arc, je n'entends pas des voix, mais l'autre jour j'ai vu passer des avions sur la route... Et si, c'est possible. Ce n'est pas forcément mieux, n'est-ce pas ? Bon, je n'irai pas tenter de sauver la France, ça rassure au moins mon mari. Pas mes collègues de travail. Elles me prennent pour une cinglée... Si, si, je vous assure ! Quand je pense que dans quatre heures je dois reprendre mon poste

au bureau, j'en vomirais. J'ai envie de vomir chaque fois que j'y pense.

Cette nuit, j'ai rêvé que je les assassinais... Qui ? Elles, eux... Pas tous, pas toutes, rassurez-vous. Un bel assassinat, bien propre, dans les archives de la Société. Je les avais coupés en petits morceaux et je les avais rangés sur les étagères, bien alignés, en rang d'oignons. J'avais mis de jolies étiquettes dessus que j'avais faites à l'ordinateur, en couleurs, avec une petite bordure. C'était ravissant, tous ces yeux de vaches et de bœufs tranquilles qui me contemplaient d'un regard suppliant ! C'était si émouvant que j'avais envie de pleurer. Je n'aime pas être triste. Alors je les ai jetés à la poubelle pour ne plus être triste. Puis, je me suis réveillée. Il m'a fallu au moins trois tasses de café bien fort pour me remettre.

Maintenant il faut que j'écrive ce livre de malheur. C'est sur la folie. La folie... Est-ce que je sais ce qu'est la folie, moi ? Bon reprenons depuis le début, ne nous laissons pas disperser. Il faudrait au moins que je me renseigne, que je lise. Peut-être Freud ? Bof... Laissons l'ami Freud dormir tranquille. Je trouverai bien une idée. Pour le moment je ferais mieux de me préparer et de me maquiller. J'ai l'air d'avoir fait la bringue toute la nuit. Je vais encore me tromper dans mes comptes et me faire passer un savon mémorable. Vous ai-je déjà dit que j'avais envie de trucider quelqu'un ?

Dehors le vent gémit entre les planches d'un vieux volet qui ne tardera pas à rendre l'âme. On dirait un enfant qui pleure, j'ai envie de le bercer. La Tramontane a soufflé toute la nuit, sans répit. Les arbres du jardin ont perdu les dernières feuilles sèches restées accrochées à leurs branches décharnées comme par magie. A présent, les voilà complètement nus. Il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors, pas plus qu'un chat ou un poisson rouge. Savez-vous

que le vent rend fou ? Enfin, c'était les vieux qui disaient cela. Ce n'est pas scientifique. Or, la folie est scientifique, pas vrai ?

Je m'installe devant mon petit déjeuner sans cesser de penser à ce fichu roman. Je n'ai pas le moindre début de petit soupçon d'idée. Je beurre copieusement mes tartines, et je les trempe dans mon café noir. La quatrième tasse de la journée. L'aube pointe à peine le bout de son nez par la fenêtre de la cuisine. On dirait qu'un pyromane a mis le feu au ciel. J'attends que le soleil brille tout à fait pour partir. Je n'aime pas prendre ma voiture la nuit, surtout en ce moment. J'y vois trop de choses insolites. Vous ai-je déjà dit que j'avais des hallucinations ?

La radio hurle :

Tremblement de terre en Colombie... Des milliers de morts... L'Europe part au secours des sinistrés. L'OTAN bombarde Belgrade...

En me levant je renverse la tasse de café et je jure tout haut :

- Bon sang ! Mais je ferais mieux de dormir, moi !

Je perds dix minutes à nettoyer la nappe. La journée commence bien... Je n'ai pas écrit une seule ligne ce matin.

Au fait, j'ai oublié de vous dire : je travaille dans une société nationale d'import-export. Nous importons des objets de Thaïlande, genre « ramasse-poussière » qui ne servent à rien et nous exportons nos cerveaux

- Ah, ah, ah...

- Quoi, Ah, Ah, Ah ? Vous trouvez ça drôle ? Il faut tout vous expliquer à vous, hein ? Vous ne me semblez pas être le genre « fufutte »... Mais oui, nous exportons notre matière grise, quoi, dans les pays du Tiers Monde... Vous

connaissez ? Je me demande bien ce qu'ils en font là-bas, peuchère ! Peut-être les mangent-ils ? Dans ce cas, il y en a certains ici qui feraient bien de s'exporter, ça nous débarrasserait des emmerdeurs... D'un autre côté, nous risquerions d'empoisonner de braves gens, ce serait immoral. Ce n'est pas parce qu'ils sont pauvres qu'ils doivent aussi être malades...

Qui je suis, moi ? Vous ne le savez pas ? Oh ! Quand même ! Bon, je me présente : je suis la comtesse de Ségur... Pardon ? Que dites-vous ? Comment ! Ce n'est pas vrai ? Elle est raide celle-là ! Si le lecteur se met à mettre en doute l'identité de l'auteur, où va la culture ?

En attendant, la culture, elle va au boulot, ma vieille ! Allez hop ! File, tu es déjà en retard.

Heureusement que je me parle sinon j'oublierais de partir. Je suis trop bien ici. Avec vous. Vous auriez pu au moins me dire que c'était l'heure.

Un SDF de vingt cinq est mort de froid ce matin dans la région parisienne...

C'est vrai qu'il gèle ! Je gratte les vitres de ma voiture pendant plus d'un quart d'heure. Cette fois-ci, je fais fort. Je vais devoir rentrer avec la nuit et comme j'ai des hallucinations... Au fait, est-ce que je vous l'avais dit ? Ah oui ? Bon.

L'eau de la rivière est gelée. Un petit canard téméraire s'y aventure, au risque de glacer ses petites pattes. Ils sont fous, ces canards ! Le soleil m'éblouit en se reflétant dans les vitres des HLM barrant l'horizon.

Au bureau, il fait une chaleur étouffante. C'était déjà le baigne, ça va être Cayenne. J'ai peur de m'endormir. Une montagne de paperasses me fait penser à la tour de Babel et j'ai envie de m'enfuir en courant. Mais je bise tout le monde - un mélange de parfums, je ne vous raconte pas - j'ouvre mon armoire et le cauchemar remet ça. Sur l'étagère, à hauteur de mon nez, des yeux me regardent. Je referme précipitamment. Je sens la sueur couler le long de ma colonne vertébrale. Je me pince mais ça ne me réveille pas. Catherine me regarde d'un air goguenard et me dit :

- C'est le boulot qui te fait cet effet-là ?

Quelle finesse dans le propos ! Elle est pleine d'intelligence, celle-là... Comme c'est malin... Je vous présente Catherine, cheffesse numéro deux. Je lui offre mon plus beau sourire, celui qui mord, et je m'assois.

- Ca va ? me demande Aline. Tu n'as pas l'air en forme ?

Elle, au moins, elle est nature. En ce moment, elle a des poches sous les yeux jusqu'au milieu de la figure parce qu'elle ne dort pas mais elle s'inquiète pour ma santé. C'est sympa... Il faudra que je lui demande si elle peut me donner des infos sur la folie...

Je n'ose plus ouvrir l'armoire. Pourtant, il faut que je prenne mes dossiers ! Je ne vais pas passer la journée à contempler mon bureau vide. Cela ferait désordre...

Bon, je me lance. Il n'y a plus rien dans cette satanée armoire. Ouf. J'ignore où sont passés les yeux... N'empêche... Ça me met mal à l'aise, cette histoire d'œil. Ça fait penser au mauvais œil, et tout d'un coup j'imagine des petites poupées en terre plantées de piques... Pas de vaudou, ma fille. Ici on est dans un bureau de gens sensés. Je demande avec la meilleure volonté du monde :

- Qu'exportons-nous, aujourd'hui ?

Regards courroucés, soupirs, haussements d'épaules... Evidemment, j'aurais dû le savoir. Evidemment.

Donc, nous exportons toujours nos beaux cerveaux bourrés de matière grise à craquer. Les enfants du Tiers Monde, ceux qui sont anthropophages, vont pouvoir se faire de la tête de veau sauce ravigote pour pas un rond. Tant mieux.

D'ailleurs, de la matière grise, il en rentre dans le bureau. De la matière grise de classe. Vous pensez : pas de bonjour, rien. On ne salue pas des cerveaux vides (ce sont les nôtres...).

Je n'ai pas le temps de philosopher plus longtemps sur le devenir des futures têtes de veaux sauce ravigote des anthropophages. Je suis happée par une cheffesse en colère qui me somme de venir tout de suite, sans attendre et sans délai, dans son bureau. Qu'est-ce que j'ai encore fait comme couillonnades ? J'en ai marre. J'ai envie de lui jeter mes dossiers à la figure mais je ne peux pas. Je suis très bien élevée, moi, polie. Bonjour Madame, merci Madame, au revoir Madame. Et puis, ils diront que je suis devenue folle, alors que je ne suis même pas capable d'écrire un mot sur la folie !

Elle me parle gentiment comme si j'étais nunuche. Je fais trop d'erreurs. Il n'y a que moi qui en fais dans cette boîte, d'ailleurs. Ici, tout le monde est parfait. C'est con. Si j'avais su que dans cette société on ne prenait que des gens parfaits, je serais restée au chômage. Mais on ne vous dit rien au pôle emploi. On vous laisse, petit être imparfait, vous jeter dans la gueule des loups de la perfection. Je suis désolée au-delà de l'exprimable. Je ne le ferai plus. Je bêle de désespoir comme la chèvre de Monsieur Seguin. J'ai fait une grosse bêtise : j'ai envoyé un cerveau de raciste en Afrique ! Je ne le savais pas, moi, qu'il était raciste, ce cerveau ! Z'avaient qu'à y mettre

des étiquettes, comme dans mon rêve ! Pourtant, ce n'est pas la première fois que quelqu'un fait une erreur, dans ce bureau. Mais je ne sais pas pourquoi, quand c'est moi, ça les défrise.

Tout a commencé quelques mois auparavant. Des erreurs, avant, je n'en faisais pas. J'envoyais toujours les cerveaux où il fallait. Mais on m'a pistée, espionnée. Il faut dire que nous faisons aussi de l'espionnage de cerveau. Genre James Bond. Alors, forcément, on espionne aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. Depuis, comme je me rends compte qu'on me regarde, je veux faire bien, alors je plante tout. Je me sens cernée de toutes parts. On me compte, on me note, on me décortique. Ils parlent en chuchotant dans les couloirs. Tout autour, c'est la loi du silence.

Entre parenthèse, j'aimerais bien savoir ce qu'il est devenu le cerveau de raciste en Afrique. On ne l'a jamais revu, paraît-il...

Quand Susie a envoyé un cerveau de vétéran de la guerre d'Indochine au Vietnam, personne ne lui a rien dit. On a étouffé l'affaire. Il paraît pourtant que là-bas, cela a fait un foin terrible. Il a été arrêté après avoir tué je ne sais combien de vieux qu'il croyait reconnaître de son épopée héroïque d'antan. Incident diplomatique... Qui l'a envoyé ? On ne l'a jamais dit. Mon raciste à moi, il n'a pas fait d'histoire. Les gouvernements africains n'en ont rien à fiche qu'un blanc se fasse manger ! Avec tous les problèmes qu'ils ont pour nourrir la population... Au niveau national, personne ne l'a su. Mais ici, mazette ! Je vais faire la Une du journal d'entreprise. Je serai donc célèbre.

Aujourd'hui, la Déclaration des Droits de l'homme a cinquante ans. Si vous l'oubliez, elle n'est rien.

En attendant, Catherine, la cheffesse numéro deux, elle est en colère. J'ai la tête en l'air... Qu'on lui coupe la tête ! C'est dans Alice au pays des merveilles... Vous vous souvenez ?

Max, ça c'est le chef, en rajoute. Lui, il est chef, enfin sous-chef du chef, c'est à dire qu'il se situe entre le sous sous-chef de chef et le chef lui-même qui est chef mais pas grand chef, puisque le grand chef est au-dessus de tous les chefs y compris du sous grand chef. Voilà... Mais oui, des chefs, ici, il y en a partout. Tu te balades dans un couloir, tu te retournes, et hop ! Il en surgit au moins trois d'un coup. Jamais le même. C'est comme les blattes, ça. Ça court dans les couloirs... C'est normal, pour une société d'exportation de cerveaux. On ne pouvait pas faire dans le simple. De quoi aurait-on l'air ?

- Et la note ? Tu as lu la note ?

Note ? Vous avez dit note ? Comme c'est...

Oui, ça va ! Je le sais, je ne suis pas Louis JOUVET. Eh, oh ! Entre nous ? Vous ne me prendriez pas pour une dingue des fois ? Parce que, si c'est le cas, faut me le dire.

Donc, je manque de concentration. Je voudrais leur dire que ce n'est pas étonnant, vu comme je suis espionnée. Mais je ne peux pas. J'ai un nœud dans la gorge et envie de pleurer.

Au bout du compte, je retourne à ma place. Je les haïs.

Pour me changer les idées, la Grande Cheffesse me demande un dossier. Zut. Il faut que j'aille aux archives. Je n'aime pas les archives. Je ne sais pas pourquoi. Elles sont au sous-sol, mais là n'est pas le problème. Les vies des gens

y sont entassées, pêle-mêle, sans aucun respect pour les sympathies ou les antinomies. On y a rangé, ensemble, des personnes qui se détestaient cordialement. Il y règne une atmosphère de mort lente, de moisissure et de cafard. J'ai une angoisse bizarre chaque fois que la porte de l'ascenseur s'ouvre. J'ai l'impression qu'un monstre rôde dans les rayonnages.

Lorsque la porte de l'ascenseur se referme sur le monde civilisé (ou prétendu tel), j'ai le sentiment d'être aspirée par une machine infernale. Je descends dans les profondeurs du monstre exportateur de cerveaux. C'est là que sont cachés les secrets d'état de l'entreprise. Combien de cerveaux se sont laissé capturer et mettre au formol dans des bocaux de verre ? Il y a une grande armoire fermée à clef au fond du couloir. Je suis sûre qu'ils sont là. Pauvres cerveaux de pauvres humains... Pauvre misère. Avoir tant œuvré pour l'humanité et finir dans un bocal ! Je vous demande un peu ? Qu'ont-ils fait pour mériter ça ?

Toutes ces questions cruciales me passent par la tête tandis que l'ascenseur descend, descend...

J'ouvre la porte et cherche à tâtons la lumière. C'est étrange. D'ordinaire, il fait moins noir et l'interrupteur est juste en rentrant à droite. J'ai beau toucher le mur je ne trouve rien. Pire : une lueur blafarde éclaire la pièce. Mes yeux commencent à s'habituer à cette luminosité. Elle change des néons. La lumière vient d'une torche pendue au mur. Une torche ! Je vous demande un peu ? Qu'ont-ils encore inventé pour dérouter les honnêtes travailleurs ?

Et moi, Alexandre Dumas qui me retrouve dans les catacombes d'une société d'Import-export !

Comment, je ne suis pas Alexandre Dumas ? Je vous en pose des questions, moi ? C'est pas vrai ! Toujours à contredire, à protester, à contester, à me contrarier !

Allez, je vous fais marcher. Je ne suis pas Alexandre Dumas. Je suis Charlotte Brontë. Mais vous ne le dites à personne ? Promis ?

Donc, Charlotte - c'est moi - tâte les murs dégoulinants d'eau. C'est vrai qu'on se croirait dans un égout ou un cimetière moyenâgeux... Ca pue là-dedans ! Je ferais mieux de retourner en arrière mais je suis d'une curiosité malade et incurable. Alors je poursuis ma descente aux enfers... Plutôt aux « archfiers »... Le sol est glissant, un petit ruisseau coule tranquillement au milieu du couloir. Sur les murs, à la lumière des torches, j'aperçois des cavités creusées dans la pierre. Il y a des inscriptions illisibles sur des plaques de fer. Brr... Qu'est-ce qu'il fait froid ! Enfin, le couloir s'élargit et s'ouvre sur une grande salle en voûte d'ogive. Elle est magnifique ! Des feuilles d'acanthé en orment le pourtour, et des fresques colorées couvrent presque toute la surface des murs. Où vais-je trouver ce foutu dossier là-dedans, moi ? J'ouvre une porte au hasard et je découvre une autre petite pièce avec des excavations peu profondes. J'y jette un regard furtif. Quelle horreur ! Sur une étagère, bien en vue, la tête de Catherine me regarde d'un air figé, stupéfait, comme si elle était aussi étonnée que moi. Un hurlement de loup sort de ma gorge. C'est plus que je ne puis supporter. Je m'enfuis en courant, poursuivie par un rire sadique sorti de je ne sais où.

Dans l'ascenseur, je retrouve un peu mes esprits. Ce n'est pas le moment de perdre les pédales. Je ne vais pas leur raconter mon aventure, tu parles ! Le plus incroyable, c'est que ce maudit dossier s'est retrouvé entre mes mains

par enchantement. Décidément, il se passe de drôles de choses dans cette société...

J'ai quand même une pensée émue pour Catherine décapitée. Elle ne méritait tout de même pas cela. Elle était un peu acariâtre, genre vieille fille outragée en permanence. A mon avis, elle n'avait jamais connu l'amour, ce devait être la raison... Dommage pour elle. Maintenant elle ne le connaîtra jamais. C'est tout de même injuste... Il y en avait d'autres à décapiter avant. Par exemple, des qui sourient uniquement lorsqu'ils se coincent les doigts dans une porte...

Je tends le dossier à la cheffesse en chef, en tremblant.

- Vous ne vous sentez pas bien ? me demande cette assistante sociale-éducatrice-spécialisée-infirmière qui a raté sa vocation. Si vous êtes malade, vous devriez rentrer chez vous.

Attention ! Ce n'est pas qu'elle soit vraiment préoccupée par ma santé ! Erreur ! C'est pour que je ne contamine pas tous les cerveaux de mes dossiers. Cela ferait mauvais effet, pour une société d'import-export ! Est-ce que vous imaginez cette éminente matière grise éternuer dans une réception d'ambassade par exemple ? Dans les petits fours ou les décolletés des dames ? Et qui c'est qui aurait un blâme ?

Je ne vous le fais pas dire... Moi, Marguerite Duras.

Taisez-vous, je ne vous demande pas votre avis sur mon identité. Je réglerai mes comptes avec vous plus tard.

Je lui assure que je ne suis pas malade. J'ai eu froid aux archives, c'est tout. Elle part en haussant les épaules. A son avis, je suis une petite nature.

La matinée passe. Je n'ai pas le cœur au boulot. Quelqu'un demande innocemment :

- Vous n'avez pas vu Catherine ? Il y a au moins deux heures qu'elle n'est pas dans son bureau.

Non, personne n'a vu Catherine. Surtout pas moi. Les plus anxieuses vont voir si elle ne s'est pas trouvée mal dans les toilettes. A midi, elle n'a toujours pas réapparu.

La cheffesse en chef n'est pas contente, le sous-chef du chef non plus. Il lui avait donné des listes informatiques à tirer. Il veut tous les cerveaux de plus de trente ans encore en activité pour les mettre au rebut... C'est à dire dans un bocal. Il se demande si elle ne veut pas faire de la rétention d'informations...

Je vois sa pauvre tête étonnée sur les étagères. Je tremble de partout.

Le sous-chef du chef, qui a une matière grise extraordinaire, ne se fait pas de souci, lui. Elle ne craint rien, la sienne. Elle est protégée par le Grand chef qui est au-dessus de tous les chefs. Ce n'est pas demain la veille qu'il finira en « riz de veau aux chanterelles », lui. Sa matière grise coûte cher. La preuve, c'est qu'il a beaucoup de sous en échange. Plus tu as de la matière plus tu es payé, c'est logique, non ?

Moi je n'ai que matière à rire ou à me poser des questions. Erreur... Maintenant, j'ai matière à me faire du souci.

A midi, j'ai un nœud dans l'estomac. Alors, je prétends une incompréhensible nausée pour ne pas partir manger. Je vais en profiter pour descendre aux archives. Si je peux faire quelque chose pour Catherine ?

J'espère de tout mon cœur que tout va rentrer dans l'ordre, que j'ai eu un moment d'égarement, tout à l'heure, que

je vais trouver Catherine en train de décortiquer des dossiers fumants, ou de ranger les bocaux.

Pas de chance. Je retrouve les catacombes et la tête de Catherine qui a cessé de sourire. Elle n'a plus l'air étonné. Elle n'a plus l'air de rien.

A côté d'elle, il y a une autre tête. Une tête d'homme. Je la reconnais, celle-ci. C'est celle d'un grand chef, sous-chef du grand chef qui est au-dessus de tous les chefs, mais pas du même service. Il est bien jeune pour terminer sa vie dans des catacombes... Ce n'est pas un marrant. Quand tu le rencontres dans les couloirs, il regarde ses chaussures avec obstination comme s'il avait peur qu'elles soient sales. On s'en fout qu'elles soient propres ou non, ses pompes ! On préférerait qu'il dise bonjour. Mais lui doit penser autrement. Nous n'avons pas les mêmes valeurs. En tout cas, il n'a pas l'air étonné d'être là. Il ne sourit pas. Il a la même tête que d'ordinaire.

Je m'inquiète. Est-ce que toutes les têtes pensantes vont finir ainsi ? Comment ferons-nous pour faire tourner la boutique si ceux qui savent s'en vont ?

J'entends un énorme rire au fond du couloir et des pas qui se rapprochent. La peur me noue les entrailles, j'ai les intestins à l'envers. Un drôle de bonhomme vient à ma rencontre. Il a au moins cent ans ! Une interminable barbe blanche et de longs cheveux blancs qui traînent par terre, la peau plus fripée qu'un parchemin du Moyen Age, il a l'air d'un druide gaulois. Que fait-il chez nous ? C'est peut-être un espion d'une société concurrente. On a beau essayer de protéger nos cerveaux, il y a toujours des fuites.

Le vieil homme vient vers moi. J'ai beau être Bernard Henri Levy, je n'en suis pas moins homme, ou femme, je ne sais plus. Je n'ai pas l'héroïsme à fleur de peau, moi. J'ai le trouillomètre à zéro. Je ne peux même pas fuir.

L'ancêtre s'adresse à moi gentiment (est-ce pour mieux te manger, mon enfant ?) :

- Ah, c'est toi. Salut Jules.

Je n'ose pas demander qui est Jules. Il ne faut pas le contrarier. Il poursuit :

- Il y a longtemps que je t'attendais, Verne...

Ca y est ! J'ai compris ! Il me prend pour Jules Verne.

Ne le détrompez pas. Inutile de lui dire que je suis Albertine Sarrazin, il ne doit pas me connaître.

J'essaye de détourner mon esprit, de me dire des choses, il va peut-être disparaître.

Contre le Pac : cent mille personnes défilent dans la rue...

Bande d'imbéciles...

Krash financier : après l'Asie et la Russie, le Brésil plonge...

Je pense à nos cerveaux envoyés au Brésil. Je me demande si la liste de Max n'était pas pour eux...

Mais le vieil homme ne disparaît pas. Il a l'air vraiment réjoui de me revoir.

- Qu'est-ce que tu fabriques, dans cette boîte, Jules ? T'as pas mieux à faire ?

Ca y est ! Encore une qui va me faire la morale ! Comme si je n'en avais pas assez avec vous qui me harcelez à longueur de temps pour écrire ce fichu bouquin !

Ce que je fais ici ? Dois-je lui dire que j'aime manger, comme tout le monde, me vêtir, avoir un toit ? Inutile. Je vous fiche mon billet qu'il ne sait pas de quoi je parle !

Je balbutie :

- Ce que je fais ? Mais je travaille, moi. Je gagne ma vie, quoi. Et vous ? Que faites-vous ici ?

- Ah, ah ! Bonne question ! Je hante. Je suis un fantôme. Donc, je hante.

- Un fantôme ? Mais ça n'existe pas les fantômes !

- Eh ! Oh ! Pas d'insulte s'il te plaît. Je suis un fantôme très respectable. Je ne coupe pas les têtes de n'importe qui, moi ! J'ai de l'ambition. Je suis le fantôme coupeur de têtes de chefs, moi ! Pas de larbins dans ton genre.

Pour le coup, je sens la moutarde qui monte, qui monte comme la petite bête. Il m'énerve ce fantôme-là. Mais pour qui se prend-il ?

- De larbin ? Sois poli, au moins, le spectre. Je ne t'ai pas sonné. Tu sais ce qu'il te dit, le larbin ? Tu t'es regardé avec ton suaire « pétassé » ? Tu pourrais avoir un peu de respect pour les vivants, et de tenue. On hante chic, ici.

Il s'esclaffe.

- Enfin je te retrouve. Figure-toi que je suis venu ici à cause de toi. Pour te chasser...

- Pour me chasser ? Mais tu es dingue ! Qu'est-ce que je t'ai fait ?

- Allons, allons, sois cool...

Pour un spectre je trouve qu'il a un langage un peu moderne. Il poursuit :

- Oui, pour te chasser. Tu vas mourir, ici. Tu ne sens pas l'odeur ? Berk ! Je tuerai jusqu'à ce que tu t'en ailles.

Il est dingue ! Je le savais !

- Mais tu n'as pas le droit de faire cela ! Je ne veux pas partir !

- Pas partir ? Mon œil ! Tu partiras ou toute la boîte y passera. A bon entendeur, salut.

- Mais je suis bien ici, moi ! Il fait chaud, je suis à l'abri des intempéries, je me marre bien, des fois. Je veux rester !

- Tu partiras. Ma réputation est en jeu. Je sauverai ton cerveau.

Je hurle et je le voussoie :

- Mais qui êtes-vous, à la fin ? Vous n'avez pas le droit !

- Qui je suis ? Un cerveau mort dans un bocal. Là-bas, dans l'armoire. Et pas n'importe quel cerveau, ma chère. Un des créateurs de la société. Tu peux vérifier. Tu partiras. Je n'ai pas le droit de t'abandonner à ton sort. Avant de pouvoir passer dans l'au-delà définitivement, il faut que je rachète mes erreurs passées, que je fasse une bonne action. Tu as de la chance, c'est toi que j'ai choisie.

Et il disparaît sans plus de façon. Je suis effondrée, anéantie. Je veux rester ici, moi ! Je ne sais pas où aller, je n'ai pas de référence, pas de diplôme, pas de matière grise à exporter ! Que vais-je devenir ?

Que je puisse me faire virer de ma boîte à cause d'un fantôme névrosé qui veut faire sa BA me révolte ! Je ne peux pas croire ça ! C'est un psychopathe, ma parole !

Je remonte à la surface, j'ai besoin d'air. Aline est seule dans le bureau. Elle est l'unique contact de cerveaux envoyés au Japon pour espionner des marques de voitures. Ils vont être bons à recycler, ceux-là... Ils ne comprennent pas comment les Japonais s'arrangent pour construire des voitures pas chères, bien finies, sans sous payer les ouvriers... Elle a l'air très absorbée. Je crois qu'un de ses cerveaux lui a promis une voiture neuve... Tant pis, il faut que je la dérange. Elle est la seule à qui je puisse raconter mon aventure sans me retrouver aussi sec en asile psychiatrique. Je me laisse choir lourdement sur ma chaise et lui dis :

- Je viens des archives. J'ai vu un fantôme et la tête de Catherine...

- Tu fumes la moquette ou tu as du haschich ?

- Rien de tout cela...

- Dommage...

Je suis ébahie, vexée même.

- C'est tout ce que tu trouves à me dire ? Je te dis que la tête de Catherine est posée sur une étagère aux archives et que j'ai vu un fantôme, et toi tu me demandes si j'ai du haschich ? Merde, alors !

- Ne t'énerve pas. Tu dois avoir la fièvre...

- Okay, j'ai la fièvre. Tu viens avec moi et tu verras.

- Bon, dit-elle laconique. Je viens. Mais j'espère que tu vas me faire voir l'impossible, le jamais vu... Je m'emmerde ici.

Nous descendons dans l'antre de l'ectoplasme. J'ai peur qu'il n'y ait plus rien. Mais avec elle, pas de danger. Quand la porte de l'ascenseur s'ouvre, nous nous retrouvons dans une nécropole version cinquième siècle après JC. C'est la première fois que ça lui arrive.

- Merde, alors ! dit-elle sans imagination.

Je suis un peu déçue. J'attendais plus de texte. Mais elle est vraiment soufflée. Et là, je suis fière.

- Qu'en penses-tu ? C'est incroyable, non ?

- C'est génial, tu veux dire. Et où est-elle la tête de Catherine ?

- Attends, ma cocotte ! Tu ne vas pas être déçue. Il y a aussi Monsieur Schnock... Le petit jeune qui se marre chaque fois qu'il se tape sur les doigts. Oui ma fille. Lui aussi...

Je la conduis dans la grande salle voûtée. Là, elle est carrément subjuguée. Moi aussi... Car, dans les cavités réservées aux têtes pensantes, se trouvent aussi d'autres personnages. L'un d'eux a encore ses lunettes, et ses petits yeux hagards semblent fixer un point droit devant lui.

Oh, mais c'est le grand « senior Director » des importations, ça ! Celui qui rapporte de Malaisie, de Thaïlande et autres contrées exotiques, des objets inutiles que l'on vend un prix fou !

- Mazette me dit Aline. Rien que du beau monde. Où est-il ton revenant fou ?

Un rire énorme, gigantesque, venu des profondeurs de la terre répond à son interrogation. Mais le spectre ne se montre pas.

- Peut-être n'est-il visible rien que pour moi ? Après tout je suis bien Alphonse Daudet !

- Charrie pas, me dit Aline aussi sceptique que vous. Tu n'es pas Alphonse Daudet.

Je suis bien obligée de le reconnaître puisque je suis Camille Claudel.

Quoi ? Elle n'écrivait pas ? Bon, et alors, tout le monde peut se tromper ?

Nous réintégrons notre bureau, la tête pleine de choses extraordinaires et nous nous retrouvons nez à nez avec deux gendarmes.

.C'est le copain de Catherine qui a porté plainte. Fichtre ! Elle avait un copain ! Je ne l'aurais pas cru ! Ils nous posent des questions, puisqu'il n'y a personne d'autre. Normalement, les questions, ce n'est pas à nous qu'on doit les poser.

- Vous venez du service des archives ?

Cette question pertinente nous déconcerte. Devons-nous leur dire ce que nous y avons trouvé ?

- Je... Oui. Nous venons des archives. Il n'y a personne en bas...

- Bon, nous descendons quand même. Simple vérification de routine.

Ils reviennent une heure plus tard, couverts de poussière.

- Rien à signaler. Si vous avez des nouvelles de la demoiselle qui a disparu, avertissez-nous. Bonjour chez vous.

Rien à signaler ? Je regarde Aline qui fait semblant de s'intéresser à ses cerveaux espions d'asiatiques. Elle ne lève pas le nez de son ordinateur. Il ne l'a jamais autant captivée. Elle est rouge jusqu'à la racine des cheveux.

Drame de la misère : un SDF est trouvé mort étranglé sur un banc public. Les agresseurs lui ont volé les chaussures qu'il venait d'acquérir à la Croix Rouge, quelques heures auparavant.

Encore un vol de nourriture aux restaurants du cœur...

Si j'étais Marcel Pagnol au lieu d'être Simone de Beauvoir, je me les mordrais...

A trois heures de l'après-midi, je n'en peux plus. La curiosité me travaille tellement que je ne peux plus me concentrer. Il faut que je descende.

- N'y vas pas ! me dit Aline dans un souffle. Tu y passeras aussi.

Que nenni, que nenni. Ce n'est pas à moi que le spectre en veut.

La grande cheffesse est dans tous ses états. On vient de lui signaler l'absence de Monsieur Schnock. Elle panique. Il paraît qu'il manque aussi le chef en chef du service de la comptabilité des paniers en osiers de Corée, et le sous-chef du grand chef des ventes en gros des cerveaux

dématièregritisés. C'est l'horreur. Les têtes pensantes désertent.

Je me précipite à la cave sous le regard médusé de mes collègues, se demandant quel est ce soudain désir de rangement chez quelqu'un d'aussi désordonnée que moi, à part Aline, bien entendu, scotchée à son écran comme si elle y voyait un homme à poil.

Elles se font du souci. Elles ont peur que je perde la tête. Tu parles ! Si elles savaient ! En passant devant le bureau de Max, je constate qu'il est vide. Pourvu qu'il ne soit pas décapité, lui aussi !

Banco ! Je le retrouve bien rangé à côté des autres avec un air de « revient Léon, y'a les mêmes à la maison » attendrissant. Si cela continue, toute la boîte va y passer.

Pas de trace du spectre allumé. Il ne répond pas à mon appel. Je sais que je ne le verrai plus. Il attend patiemment que je m'en aille, en assassinant froidement des gens qui ne lui ont rien fait.

A la lumière du soleil, le bureau ressemble à un oasis au milieu du désert, une île dans l'océan (je sais, ce n'est pas terrible comme image)... Une bouée dans la tempête, un phare dans l'obscurité...

Aline me secoue le bras.

- Qu'est-ce qui te prend ? dit-elle affolée. Tu ne vas pas faire une crise de nerf, au moins ?

J'ai pensé tout haut, cette fois-ci. Les autres me regardent inquiètes. Déjà que les cerveaux se font la malle, il ne faudrait pas que ceux qui restent, les cervelles de seconde ou de troisième catégorie, perdent les pédales.

Curieusement, la Grande Cheffesse est toujours là. Le spectre ne veut pas d'elle. Je sais pourquoi. Il faut qu'il reste quelqu'un à qui je puisse donner ma démission. Sale

type ! De quoi s'est-il mêlé celui-là ? Je ne partirai pas, non, non, je ne partirai pas !

J'ai encore parlé tout haut.

Le Grande Cheffesse est consternée, bien que, venant de ma part, cela ne l'étonne pas beaucoup.

- Madame Dubois, ne vous énervez pas. Vous n'êtes pas concernée. Seuls les cerveaux importants disparaissent. Vous pouvez être tranquille.

Madame Dubois ? Qui c'est celle-là ? Moi je suis Colette.

J'ai dit : je suis Colette, et on se tait !

En tout cas, elle ne me l'a pas envoyé dire que je n'étais pas de la bonne matière grise d'exportation ! Elle ne perd rien pour attendre, celle-là. Je resterai jusqu'à ce que le fantôme n'ait plus personne à occire. Alors, elle y passera comme les autres...

Mais les copines s'inquiètent. Si tous les cerveaux se volatilisent, on va se retrouver au chômage. Je n'y avais pas pensé. Bof... L'Etat pourvoira à nos besoins. C'est lui qui paye, après tout. Il nous donnera des cerveaux de l'ENA, de Polytechnique, de Centrale ou de l'armée, tout simplement. Pourquoi s'en faire ?

Je le leur dis mais cela ne les rassure pas. Je fais du mauvais esprit, paraît-il. Moi je disais ça pour leur confort moral. Si elles ne sont pas contentes, je retire tout.

Donc l'Etat ne nous donnera rien, et nous allons crever d'absence de cerveaux.

Autant vous dire que ces propos-là ne leur plaisent pas non plus. En fait, elles veulent retrouver leurs anciens cerveaux chefs qui sèchent sur des étagères, mais ça, elles l'ignorent. Elles veulent tout comme avant. Pourtant, elles n'étaient pas satisfaites, avant ! Il y a seulement deux jours elles en avaient marre des cerveaux chefs casse-pieds ! Les

gens ne savent jamais ce qu'ils veulent. D'ailleurs, moi non plus, au fait ? Hier j'en rêvais de voir toutes ces têtes alignées en rang d'oignons avec des étiquettes ! Maintenant, cela ne m'amuse pas. Tout est de ma faute.

Je regarde Aline bloquée sur son écran. On dirait qu'elle ne nous entend pas. Elle doit se prendre pour l'héroïne noire dans « Jumping Jack Flash » et pourtant elle est blanche. En fait, ce n'est pas un homme à poil qu'elle contemple mais une voiture. Cela fait une heure qu'elle ouvre et ferme les portes pour admirer la moquette.

Je lui dis :

- Elle est chouette ta bagnole ! Mais fais attention ! Ça peut te coûter cher de fricoter avec un espion.

- M'en fous. Tu fricotes bien avec un fantôme, toi. Mon espion lui, il n'est pas centenaire. A chacun son truc. Je préfère les jeunes aux ancêtres... En plus il est dingue, ton vieux délabré.

Elle a raison. Il est dingue. Mais si je ne lui obéis pas, nous allons nous retrouver avec la PJ sur le dos. Les flics mettront leur nez partout et finiront bien par me faire avouer l'inavouable. Au pire, je risque d'être inculpée pour non-assistance à personnes en danger, recel de malfaiteur, abus de biens sociaux (ben oui, les cerveaux sont à la nation, mes chéries) et délit d'initié (à cause d'Aline, qui fricote avec un espion, et que je n'ai pas dénoncée) et peut-être... Et peut-être ? Meurtre sans préméditation !

Alors je retourne à la cave. Pour la cinquième fois de la journée. Les copines rigolent. Elles en oublient la menace au-dessus de leur tête, le poids de la vie bureaucratique posé sur leurs frêles épaules de petites bourgeoises bien pensantes et bien au chaud. Elles ne se doutent pas que je vais les sauver. Tel Robin des Bois au secours des pauvres,

je me rue dans l'ascenseur au secours de mes collègues de travail. Je me sens héroïque. Je me décorerais si j'en avais le pouvoir. Je me congratulerais. Mais personne ne sait que je cours à ma perte, que je vais à la rencontre de mon destin, là-bas, dans les profondeurs insondables de la mémoire collective. Personne ne sait que moi, Jules Verne (c'est le fantôme qui l'a dit), je vole au secours des pauvres et des opprimés. Je suis Zorro. Dans le froid d'une cave moyenâgeuse, je suis aussi l'archéologue à la recherche de l'identité d'aïeux en os, plus précieux que des bijoux. J'écrase une larme d'émotion et me retrouve au milieu des têtes desséchées. Que d'histoires pour si peu ! Je les trouve jolies. On dirait des têtes réduites de guerriers Jivaros... J'appelle le fantôme. Il était derrière moi à m'observer. Faux cul...

- Alors, tu t'es décidé, Jules ?

- Comment pourrai-je faire autrement ? Tu me pousse au suicide, là.

- Mais non, au contraire. Je t'empêche de te suicider. Un jour tu me remercieras, et patati et patata...

Je ne l'écoute plus. Son speech m'écoeure. S'il n'arrête pas de me faire la morale, je m'en vais.

Mais je n'ai pas le temps de lui dire ce que je pense de son intervention. Je suis emportée par un tourbillon effréné. Je plonge dans un abîme de lumière et d'incompréhension. J'ai la nausée et je me retrouve dans l'ascenseur, plein à craquer. Tous les cerveaux sont là, hébétés, hagards. J'ai l'air anachronique. Catherine me regarde avec des yeux de poisson mort. On dirait qu'elle ne me voit pas.

La porte s'ouvre sur la cheffesse hystérique, échevelée, livide au milieu des tempêtes...

Quoi ? J'ai le droit puisque je suis Victor Hugo ! Et on ne fait pas de commentaire !

- Je les ai trouvés, dis-je perfidement. Ils se cachait dans les rayonnages. Je ne vous raconte pas les cochonneries qu'ils y faisaient...

Je crois qu'elle va s'étouffer. Non. Elle reprend sa respiration, gonfle sa maigre poitrine, et refait son chignon. Tout le monde au rapport !

J'exulte. Le spectre est bien sympa, tout de même. Ils vont se faire passer un savon mémorable. Dix ans que j'attends cela.

- Attendez !

Oh temps suspends ton vol !

J'ai dit que j'avais le droit !

La Grande Cheffesse a un mouvement d'énervement mais puisque c'est moi qui les ai trouvés, elle a bien quelques secondes à m'accorder.

Aline rigole. Cette fois-ci, je vous parie qu'elle a bien un homme à poil sur son écran !

- Que voulez-vous Madame Dubois ? Susurre-t-elle avec un sourire forcé.

Si elle continue, elle va se coincer la mâchoire, ça c'est sûr...

Alors je récite, sous les yeux éberlués de tous les protagonistes de cette lamentable affaire, sans papier, sans avoir travaillé mon texte :

- *Madame*

Je viens, par la présente, vous signifier mon désir de ne plus poursuivre nos relations contractuelles que je trouve

indécentes et indignes de moi. Sic... Dix ans de dur labeur, penchée sur la cognée de mon ordinateur, des ampoules plein les mains, suant sous les coups du sort, bavant devant les cadeaux-patrons misérables dispensés au goutte à goutte et au petit bonheur la chance, vomissant mon petit dej' tous les matins avant de venir gagner mon pain quotidien, Amen. Dix ans de bons et loyaux services ignorés, bafoués, méprisés. Dix ans, dis-je, que j'envoie des cerveaux malades aux quatre points cardinaux sans aucune déontologie, que j'obéis à vos ordres imbéciles et contradictoires tout autant que controversés. Entre parenthèse, j'espère que le cerveau du raciste s'est fait bouffer... J'en ai marre. Je vous tire ma révérence. Désormais, vous exporterez sans moi.

Je vous prie d'agréer, Madame, mes respectueuses salutations. Tchao...

- Dois-je vous le mettre par écrit ?

Ce mois-ci, le chômage a régressé de 0,98%

Aline se lève et applaudit. Les autres ont plongé le nez dans leurs dossiers sans piper mot. Ça exporte du cerveau à la vitesse de la lumière. Il faut expier les fautes de ceux qui tombent au champ d'honneur. Moi, à l'occurrence.

La Grande Cheffesse fustige Aline du regard. Si elle continue, elle va aller trier les paniers en osier ou les têtes en plâtre du Moyen Orient, elle ! Ce serait dommage pour son espion.

Je fais une révérence, et leur dis :

- Moi, Georges Sand, je vous salue.

J'ai l'impression qu'on me prend plutôt pour le marquis de Sade mais je m'en fous.

Dehors, le soleil décline à l'horizon. J'avais oublié à quel point le crépuscule était beau. Des pies se disputent une

pigne de pin, et un chat les guette derrière un muret de pierre. Il fait si bon sous le soleil couchant... Comment peut-on imaginer que derrière des murs de béton froid, des cerveaux bourrés de matière grise se liquéfient dans des bocalux ? C'est vrai, je le jure. Je les ai vus : ça existe.

Cela fait un mois que j'ai quitté les « archfers » DE LA **SEDVF** (Société exportatrice de cerveaux neufs).

Aline a disparu. Je crois qu'elle s'est fait enlever par son espion. Tant mieux. Pour elle.

Il l'attendait à la porte du garage et l'a prise dans sa superbe auto... ô, ô, ô...

J'ai rencontré les copines, il n'y a pas longtemps. Je voulais avoir des nouvelles de Catherine. Elles n'ont pas compris pourquoi sa santé me préoccupait tant ni pourquoi je suis partie précipitamment sans donner d'explication. A mon avis, elles ont perdu la mémoire. Cela arrive quand on travaille trop. Ou alors elles boivent...

Vous ne savez pas la meilleure ? J'ai eu un prix, pour mon bouquin. Si, si, celui sur la folie, vous savez ? Je vais vous faire une confidence mais vous ne le répétez à personne : je n'ai jamais rien écrit sur la folie, moi.

D'ailleurs, la folie, je ne sais même pas ce que c'est.

Signé :

Alexandre Dumas, Victor Hugo, Zola, La comtesse de Ségur, Colette, Zorro, etc. Et Francette Dubois.

La valse des cartons

Le vent souffle avec une rage inouïe ce matin. Les volets s'envolent et les cheminées dégringolent comme par enchantement. Moi je suis bien à l'abri dans mon carton. Je l'ai arrimé avec de gros cailloux et mon poids fait le reste. C'est un beau carton, costaud et tout, genre carton de frigidaire ou de machine à laver. Résistant, quoi. Enroulé dans ma vieille couverture, je me ris des intempéries. Enfin... du moins, j'essaye. J'ai élu domicile dans une petite rue parce que le vent y trouve moins de prise. Il souffle surtout sur les grandes avenues et les places publiques, charriant les poubelles aux quatre coins de la ville. Parfois, j'en vois passer, des poubelles. On pourrait croire des OVNI. J'en ai même vu une emporter un pauvre chat affolé... Je n'ai rien pu faire pour lui. J'ai couru après la poubelle, mais le vent a été le plus fort. Le chat s'est envolé. A chacun ses ennuis.

Le soir, avec ma lampe électrique comme unique lumière, je suis Diogène. Je cherche un homme...

Il y a seulement un an, je dormais bien au chaud dans mon HLM. Enfin, HLM... n'exagérons pas. C'était une belle résidence à Neuilly, du marbre à tous les étages, trois portes d'entrées avec interphones, et deux patios à traverser avant d'accéder au hall central. Cela décourage les démarcheurs, les vendeurs de brioches et les rempailleurs de chaises. Bien que ça ne présente aucun intérêt car ce genre d'individus ne traîne pas à Neuilly...

Maintenant, j'ai mon carton dans le Midi. J'ai été licencié sans indemnité après un séjour prolongé dans un placard de l'entreprise. Ma femme m'a quitté. J'ai quarante cinq ans. J'ai trouvé ce coin de paradis, balayé par la

Tramontane et le vent d'Est, un peu au hasard de mes pérégrinations. La plupart du temps il fait beau et je me fais chauffer au soleil. Mais quand il pleut ou que le vent souffle, le carton, c'est un peu léger. Alors j'ai rajouté une grande bâche en plastique qui provenait d'un lot de cuisinières d'un super marché. Le grand confort. J'assomme le premier journaliste qui vient me déranger dans mon intimité. Messieurs qu'on se le dise : pas d'interview.

Nous avons la misère pudique. Je ne tiens pas à faire la Une des journaux. Pour moi, c'est une situation toute neuve.

Vous allez me demander comment je vis ? Je le savais. Vous êtes bien comme les autres... Mais à vous je peux le dire, vous n'irez pas me vendre à Paris-Match. Donc, je fais la manche aux feux rouges. Ça gêne beaucoup les bourgeois... Si, si, je suis même persuadé que vous aussi ça vous gênerait si vous m'y rencontriez avec ma petite pancarte en carton ! Moi ou un autre. Ils sont là, bien au chaud, les automobilistes, dans leur voiture, ils écoutent la radio, et moi je viens leur montrer ce qui pourrait se passer si, d'aventure, leur patron les collait au placard pour un temps illimité afin de mieux les éjecter par la suite. Alors ils s'accrochent à leur volant et font semblant de fouiller dans leur boîte à gants ou de se battre avec le bouton du chauffage, pour éviter de croiser mon regard. Certains pensent que je suis là par choix, qu'on trouve du travail si on le veut bien, que s'ils étaient à ma place ils feraient autrement, et patin couffin. Mais des gouttes de sueur d'angoisse coulent le long de leur colonne vertébrale. Ils ne peuvent pas soulager toute la misère du monde, pardieu ! Un euro à chaque feu rouge, cela fait cinq euros au moins par jour, puisque des feux rouges il y en a partout, et ce n'est même pas déductible des impôts ! Ils se disent :

- Mon Dieu pourquoi tous ces feux rouges ? Est-ce bien raisonnable ? S'il y avait moins de feux rouges, peut-être y aurait-il moins de SDF ? Cela leur donne des idées, aux SDF ! S'il n'y avait pas de feux rouges, ils iraient travailler... Tiens, je l'ai déjà vu hier, celui-là... Peut-être même avant hier ? Il a pris un abonnement, ma parole ! Si tout le monde lui donne un euro, à la fin de la journée il a gagné plus que moi. Je ne lui donne RIEN !

Que fait la police ?

Je les entends, allez ! J'ai dit la même chose pendant des années. C'est humain. Etais-je humain ? Pendant des années j'ai été chef du personnel dans ma boîte. J'en ai licencié des pauvres types ! C'était d'une facilité déconcertante. Certains ne savaient même pas ce qu'étaient les Prud'hommes, c'est vous dire ! Zou, à la porte, et sans indemnités. C'est exactement ce que m'a dit le petit jeune dynamique qui m'a fauché ma place. A part que lui a été plus fin, parce que moi, les Prud'hommes, je connaissais. Bon, ce n'est pas la peine que je vous raconte mes misères passées, vous n'en avez rien à faire. Si ? Mon œil !

Donc, aujourd'hui, la Tramontane s'en donne à cœur joie. J'ai peur pour mon carton. Quand je suis là, au feu rouge, j'ai peur qu'on me le vole, que le vent me l'envole, et qu'il décolle sans moi. Je veux partir avec lui, comme le chat ce matin. Avec son grand plastique, il a l'air d'une montgolfière, mon carton. Un jour, nous partirons ensemble vers d'autres horizons. D'abord, il faut que je mette de l'argent de côté mais ce n'est pas avec ce que vous me donnez aux feux rouges que je vais y arriver !

Pourvu que pendant mon absence, un journaliste n'ait pas photographié mon carton ! Viol d'intimité. Ils sont capables de tout !

Je dois vous faire un aveu, puisque vous êtes devenus un peu mes amis : je suis écrivain. J'écris des poèmes. Je me cache. Je ne veux pas qu'on me reconnaisse.

On ne m'a jamais connu ? Et alors ? Où est la différence ? Je vous en pose des questions, moi, sur votre notoriété publique ?

Donc j'écris. C'est un peu la raison pour laquelle j'ai été licencié. Comme le petit jeune, nouveau chef du personnel à ma place, m'avait mis dans un placard où je n'avais rien à faire, je me suis mis à écrire. Des romans, des poèmes, des vers, de la prose, bref des bêtises, quoi. Il a invoqué cette faute professionnelle pour me virer.

Maintenant, j'écris dans mon carton et je me cache. Je n'ai pas envie d'être encore expulsé. Alors les journalistes, hein ? Silence ! J'ai dit : je me cache ! Je n'ai pas envie qu'ils brûlent mes poèmes le jour de l'autodafé ou qu'ils m'envoient dans un camp de concentration. Je ne supporterai plus la promiscuité. Déjà, quand je vais aux « restos du cœur », je trouve qu'il y a trop de monde et que cela sent la sueur humaine. Je n'aime pas l'odeur de la sueur humaine, surtout celle des autres. Là-bas, on vous regarde, on vous pousse, vous êtes obligé d'avouer votre délabrement, d'ailleurs on ne voit que lui. Vous êtes comme les autres : un paumé à qui on fait l'aumône. Alors, je mange vite et je m'en vais. Des fois que quelqu'un voudrait entrer dans mon intimité... Home sweet home... Il n'est rien qu'à moi, ce carton, je ne peux ni ne veux y inviter qui que ce soit. Surtout pas les journalistes. Vous voyez ma photo en grand dans Paris-Match ? Tous les huissiers de France et de Navarre seraient à mes trousses, on me faucherait mon carton et mon cahier de poèmes pour payer mes dettes. Parce que des dettes, j'en ai, et pas un

peu ! Les traites de l'appartement, tiens ! Celui en marbre de Neuilly. Qui le paye ? La pension alimentaire pour ma femme qui a perdu son train de vie de bourgeoise bien nantie ? Les factures du gaz, de l'électricité, du téléphone, le découvert en banque, les mensualités des crédits pour le salon en cuir, la voiture décapotable, la cuisine intégrée ? Je vous fiche mon billet qu'ils me reconnaîtraient, même pas rasé, les huissiers ! Je crains toujours qu'il se trouve un petit malin pour me rechercher dans la France entière, qu'il y en ait un embusqué dans un coin de porte, derrière une poubelle ou dedans même ! Ces gens-là sont prêts à tout. Alors le soir, je rase les murs. Je surveille de ne pas être suivi. J'ai trouvé un vieux rétroviseur dans une décharge et je me le suis fixé à l'épaule. Ainsi je peux voir ce qui se passe derrière moi. Ce soir, j'ai froid dans mon carton, et je me sens seul au monde. J'aimerais la chaleur d'une femme. Il y a si longtemps que je n'en ai pas tenu une dans mes bras ! Même une sale, même une vieille, même une bête, même une laide tiens ! Une femme, quoi, qui me dirait des mots d'amour même si elle ne les pensait pas, qui réchaufferait mon corps inutile. Je lui tiendrais chaud aussi. A quarante cinq ans, je suis encore beau gosse, mais qui voudrait de moi dans mon pantalon élimé, mon pull troué aux coudes, mal peigné, pas rasé, pas lavé depuis trois jours ? Moi qui aimais les chemises impeccables, les plis aux pantalons et l'odeur de mon parfum à cent euros le flacon ! Et puis, il n'y a pas de place dans mon carton. Déjà, tout seul, je dois recroqueviller mes jambes parce que je fais un bon mètre quatre vingt ! Alors je ravale mes envies et je pleure en silence comme un enfant.

Imbécile ! Regarde-toi dans ton rétroviseur ! Tu es ridicule ! Il a l'air malin, Diogène ! C'est un homme ou une femme que tu cherches ? Ah, il est beau le philosophe ! Le gribouilleur de poèmes !

Je m'engueule et je m'endors en rêvant que des femmes de toutes les couleurs dansent nues dans le ciel. Cela me rappelle mon enfance, lorsque je regardais « Dumbo l'éléphant volant ». Sauf que moi, je n'ai pas bu de champagne, et que je n'ai pas de grandes oreilles pour voler ni un seul ami pour comprendre ma peine, pas même une petite souris... Je pense au chat, emporté par sa poubelle ! J'aurais dû le suivre. A cette heure-ci, il est peut-être sous les tropiques, à l'abri des cocotiers, près du golfe du Bénin... Heureux chat.

Le vent est bizarre, cette nuit. On dirait qu'il parle, qu'il gémit, qu'il se plaint. Parfois il fait le loup-garou. Des bourrasques s'insinuent sous ma bâche en plastique et pénètrent par les interstices de mon carton. Ma couverture ne suffit pas à me protéger. Entre deux rêves de femmes à poil, je vois des files de fantômes traîner des boulets et des chaînes. L'un d'eux a la tête d'un vieux confrère que je rencontre souvent aux « restos du cœur », sans jamais lui parler. Il me regarde avec des yeux vides de vie. Je me réveille en sursauts avec un goût écœurant de mort dans ma bouche. Je reste là, les yeux grand ouverts dans la nuit, à grelotter. Dehors, le ciel est plein d'étoiles, et la lune, comme un gros ballon sans amarre, se prend pour le phare perdu d'Alexandrie.

J'entends du bruit. On marche autour de mon carton. C'est peut-être un huissier... Quoi que... Un huissier, à cette heure, ça dort dans un lit. Ce n'est pas comme un fantôme, un huissier, ça hante les humains la journée seulement. Alors, c'est la police. La police, la nuit, par un froid pareil ? Non, ils sont aux carrefours, quand il fait soleil, pour arrêter les automobilistes qui n'ont pas de vignette ou la ceinture de sécurité, pas en plein vent, en pleine nuit, avec un temps à ne pas mettre un SDF dehors... Alors, qui est-ce ? Plein de

courage - au point où j'en suis, ce n'est pas du courage mais du « je m'en fous » - je soulève le rabat de mon carton et je jette un œil dans la rue. Elle est déserte. Il faut dire qu'il n'y a jamais la foule qui passe par ici. C'est un cul de sac avec, au bout, un vieux portail cadénassé qui donne sur un chantier de démolition. Il y a un recoin entre deux pans de murs tagués. C'est là que j'ai installé mon carton. En face, il y a des poubelles vides. Ce n'est pas étonnant, les maisons voisines sont vides aussi, et ont été murées. Le quartier est tranquille. A part quelques chats et des chiens errants qui viennent uriner sur mon carton, je ne vois jamais personne. Alors, cette nuit, cela m'intrigue, ce bruit de pas.

A la clarté de la lune, je vois un vieux à barbe blanche s'approcher de mon domaine à pas lents. Il tient une lampe tempête à la main. Drôle de bonhomme ! Il doit être au moins centenaire ! Je le laisse venir. Si ce n'est pas malheureux qu'à cet âge on traîne encore dans la rue ! Je vais devoir partager ma couverture et mon home avec lui. Ce n'était pas ce que j'espérais, comme chaleur humaine, mais il faudra faire avec. Si j'avais vu une pin-up se promener en robe de bal, une lanterne à la main, à la place du vieux, j'étais bon pour la camisole... Quoiqu'un vieux, aussi vieux, ce n'est pas ordinaire. Jamais vu une tête pareille ! Dire que sa peau est ridée serait un doux euphémisme, pour faire un pléonasme... Il n'y a pas de mot pour coller à sa réalité. Face à lui, la langue française est d'une pauvreté déconcertante. J'ai peur qu'il se désintègre sous mes yeux, qu'il tombe en poussière. Je n'oserai jamais le toucher ! Imaginez que je me retrouve avec un tas d'os, en vrac, dans les bras ? Brr... Je frissonne. Ce type devrait être mort depuis longtemps. Néanmoins, je le laisse s'approcher. Voyons ce qu'il a à me dire...

Son sourire est à la hauteur de son délabrement. Plus de dents. C'est peut-être ce qui m'attend si je poursuis ma

déchéance. Pas de Sécu, donc pas de dentiste. Pas de toubib non plus, si j'ai la prostate ou seulement la grippe... Donc l'individu - comment l'appeler ? - me sourit de toute la blancheur de ses dents absentes. Je lui rends son sourire. J'ai honte de ma dentition impeccable. Allons-nous rester des heures à nous contempler niaisement ? Il fait froid dehors. Je l'invite à entrer avec une pointe d'appréhension. Il ne tient pas beaucoup de place. Mais c'est étrange. J'ai l'impression qu'il apporte de la chaleur. Ce doit être sa lampe... Je voulais partager ma couverture avec lui, et c'est lui qui me réchauffe.

Au bout d'un long silence à peine troublé par des aboiements de chiens dans le lointain, il me dit :

- Je cherche un homme.

Tiens, lui aussi... Décidément, c'est ahurissant le nombre de gens qui cherche un homme ! Je n'ose pas lui dire que je cherche aussi une femme, la conversation n'étant pas propice à parler de bagatelle. J'ai l'impression qu'il veut élever le débat. J'attends la suite.

- Cela fait plus de deux mille ans que je cherche. Je suis fatigué. Je me suis dit que tu pourrais prendre la relève. Je peux te léguer ma lanterne aujourd'hui, c'est pleine lune. La conjonction des planètes est idéale. Veux-tu reprendre le flambeau ?

- Le flambeau de quoi ? hasarde-je, avec une légère angoisse. Qui es-tu ?

- Ah oui, mille excuses. Je suis Diogène. Le vrai.

J'ai envie de le croire. Avec une tête pareille, ça ne m'étonne pas. Il me fait penser au vieux sage d'Indiana Jones, dans « la dernière croisade »... Il pourrait avoir plus de mille ans, c'est sûr. Mais si lui, Diogène, le vrai, n'a pas trouvé d'homme depuis deux mille ans, je ne vois pas comment moi, Diogène, le faux, je pourrais en trouver un. Surtout à l'époque actuelle... Je le lui dis sans ambages. Cela ne le déconcerte

pas. Il pense qu'un jour, peut-être dans des milliers d'années, on en trouvera un. Le principal, c'est de le chercher. Lui, il en a marre, donc il me refile le poulet pour se mettre au vert...

J'ai quelques hésitations. Avec le froid qu'il fait, est-ce bien raisonnable de se promener en ville la nuit ? Et pendant deux mille ans par-dessus le marché ? Mais je ne vais pas le décevoir. Ce type a besoin du repos éternel, c'est évident. Et puis c'est un grand honneur de marcher sur les traces de Diogène, ce n'est pas à la portée de n'importe qui. J'ai été choisi... Alors j'accepte. C'est d'accord. Je vais chercher un homme à sa place.

- Mais si j'en trouve un, lui dis-je assez sceptique sur le résultat de mes recherches, qu'est-ce que je fais ?

- Ne t'occupe pas de cela. Cherche, me dit ce vieux philosophe échappé de l'Histoire. Peu importe ce que tu en feras. L'important c'est de le trouver.

- Et si à la place d'un homme, je trouve une femme ? Hein ? Vous y avez pensé ?

- Tais-toi, me réponds ce vieux misogyne. Figure-toi que j'ai réfléchi à la question. C'est impossible. Il n'y a pas d'homme chez les femmes. Un point c'est tout.

Cette éventualité semble le contrarier. Cette façon d'être si sûr de lui cache quelque chose. Il est capable d'en avoir trouvé un chez la gent féminine et de l'avoir ignoré ! Donc, si j'ai bien compris le message, je cherche un homme chez les hommes, et je ne fais pas d'embrouilles. On me passe le flambeau des grands philosophes qui pensent depuis la nuit des temps, je ne vais pas les décevoir. A-t-on déjà vu des philosophes femelles ?

- On en a peut-être vu sans les regarder ? Non ?

Je sens qu'il va se mettre en colère si je persiste à poser des questions idiotes. Il n'a pas de temps à perdre, ce type. Il a deux mille ans de repos à récupérer. Il n'est pas

venu pour que je lui parle des femmes, lui qui cherche un homme ! Si je continue à le contrarier, il va partir en emportant sa lanterne et je resterai dans le noir. Chouette lanterne, pour tout vous dire. J'ai vu la même l'autre jour dans le dépôt d'ordures où j'ai trouvé mon rétroviseur, sauf que celle-ci fait plus authentique, ce n'est pas une imitation. Depuis deux mille ans il se la trimballe sa lanterne ! Une vraie antiquité, vraie de vraie. Je pourrais la vendre, ça me permettrait de tenir quelques temps sans poireauter aux feux rouges en plein vent. Mais je sens que je décevrais trop de monde. Je suis sûr que Platon, Descartes, Pascal, et toute la clique des grands penseurs ont les yeux rivés sur ma petite personne. Je suis leur dernière chance. Banco ! J'accepte la mission. Je chercherai un homme, foi de moi !

Diogène a compris. Il jubile, c'est à dire qu'il découvre ses gencives édentées. Il n'a pas souri depuis des siècles, je crains qu'il se décroche la mâchoire, mais non, elle est solide sa mâchoire, elle peut encore lui servir. Je regarde sa vieille carcasse tressauter sous l'effet de la joie puis il disparaît sans crier gare, en se transformant en fumée. Je me retrouve seul, comme un imbécile, avec ma lanterne. Il fait froid soudain. Je regrette quelque peu que mon idée de chercher un homme chez les femmes ne l'ait pas séduit. J'en imagine bien une, la trentaine, assez jolie, rondelette, douillette, qui serait venue discuter philosophie avec moi, dans mon carton... Ce serait quand même plus agréable qu'un vieux débris plus de vingt fois centenaire ! Mais c'est ainsi. Je n'ai pas choisi la voie.

L'aube pointe le bout de son nez et le ciel se métamorphose. Au-dessus du chantier de démolition, le firmament saigne et le vent se met à mugir plus fort. C'est l'horreur ce matin. J'ai peur pour mon carton. Il va falloir que je l'arrime pour qu'il ne s'envole pas pendant que je vais gagner ma croûte aux feux rouges. Ce matin, je tousse et j'ai

mal à la poitrine. Je n'arrive pas à me réchauffer malgré mes deux couvertures. Il faudrait que j'aie assez d'argent pour m'acheter un duvet de montagne, le genre que les randonneurs emportent avec eux dans leur sac à dos tout neuf. Sur ma petite pancarte j'écris « à votre bon cœur pour m'acheter un duvet, j'ai froid ». Cela fait meilleur effet que le traditionnel « pour vivre »... Il faut faire dans l'originalité, cela impressionne le bourgeois. Si, si, je vous assure, je sais de quoi je parle, j'ai été bourgeois moi aussi. Du haut de ma déchéance toute neuve, je toise mes anciens compagnons de fortune, ceux qui ont chaud l'hiver dans leur maison et dans leur cœur. Quoi que... Dans leur cœur, je ne prendrais pas des paris là-dessus... J'en ai assez côtoyé des cœurs pour savoir qu'ils peuvent être froids ou secs malgré la canicule ou le déluge... Et puis, il n'y a pas que des bourgeois nantis. Il y a aussi de pauvres types d'ouvriers, fatigués, des employés harcelés par leur patron, des « gagne petit » qui ont honte de me voir sur le trottoir... Je me surprends à les plaindre. Ils me regardent navrés, ils ont l'air de s'excuser... Ça y est ! Je les plains pour de bon ! C'est le bouquet !

Arrête de philosopher, mon vieux ! Le devoir t'appelle.

En plus de gagner mon pain noir, je dois chercher mon homme et je ne suis pas sorti de l'auberge... Ce matin, le vent rugit aux feux rouges comme une bête féroce. J'ai l'impression que l'air rentre dans mes poumons par des milliers de trous, de vrais fossés creusés par les nuits glaciales des coins de rues. Qui a osé dire qu'il faisait toujours chaud dans le midi ?

Je brandis ma lampe comme un étendard. Je suis la lumière dans la nuit universelle. Le moins qu'on puisse dire, c'est que je fais sensation. Cette fois-ci, personne ne farfouille dans le vide poche ou les boutons de la radio. On me regarde.

Je les regarde aussi, mais je ne vois pas mon homme. J'ai droit à quelques pièces dont une fausse, un chèque-déjeuner, un bon de réduction au Mac Donald, des tickets de cinéma, un sourire par-ci, par-là. L'air qui brûle mes poumons me rappelle que je suis là pour m'acheter un duvet. Ce n'est pas encore ce soir que je dormirai au chaud.

A trois heures de l'après-midi, je lève le camp. J'ai assez amusé la galerie. Ce n'est pas ici que je trouverai mon homme.

En ville, il fait un peu moins froid. Je promène ma lanterne devant les grands magasins de la place principale. Le vent emporte les gouttes glacées des jets d'eau, arrose les passants et soulève les jupes des dames. Des boîtes vides de coca et des papiers gras virevoltent. Je suis hélé par un gardien devant une devanture chic où des dessous féminins affriolants me rappellent que je n'ai pas vu de fesses de femme depuis longtemps.

- Circulez, la mendicité n'est pas autorisée devant le magasin.

Quel imbécile ! Je ne mendie pas. Je cherche un homme. Je le lui dis. Il me traite de sale homo et me somme de partir si je ne veux pas qu'il aille chercher les flics. En tous cas, ce n'est pas lui, mon homme... Homo, moi... Il n'est pas bien, ce type ! Dans quel pétrin il m'a mis, Diogène !

Je tourne dans la ville jusqu'au soir. Je n'ai pas envie d'aller aux « restos du cœur » aujourd'hui. J'ai peur de ne plus y voir le vieux, peur d'avoir fait un rêve prémonitoire. Je ne supporterais pas de le voir absent, même si je ne lui ai jamais dit un mot. Parfois, un seul regard suffit. Ce regard-là me manquerait trop ce soir...

Je suis un groupe de jeunes rasés à l'air paumé. Je manque de me faire lyncher par deux ou trois d'entre eux qui n'aiment pas mon look. Pourtant je pensais que mon homme

pouvait se trouver parmi eux... J'ai tout essayé. J'ai suivi des types en costard-cravate qui ont pressé le pas comme si j'allais les violer, des petits vieux affolés qui croyaient que j'en voulais à leur escarcelle, des lycéens, un barman qui faisait la navette entre le bistrot et les tables installées sur la place. On m'a menacé de la police, de l'armée, de la prison, du bain même ! Je ne cherchais qu'un homme...

J'ai peur que ma lampe ne s'éteigne faute de pétrole pour l'alimenter. Mais elle semble se suffire à elle-même. Elle brûle de l'intérieur. Elle doit être magique.

La nuit va tomber. Je ne trouve pas d'homme. C'est sûr qu'il me faut de la patience, mais lentement le doute s'insinue en moi. Diogène s'est trompé. Il n'y a pas d'homme chez les hommes. Chez les femmes, j'aurai peut-être plus de succès. Je vais continuer à chercher. De toute façon, il fait trop froid dans mon carton, j'aime autant marcher. La douleur dans ma poitrine s'est accentuée. A chaque pas, une main invisible fouille dans ma cage thoracique comme si elle était chez elle. Pourtant, il faut que je marche. Si je m'arrête, je ne pourrai plus me relever. Alors je suis les dames comme un automate, mu par une force intérieure plus forte que ma fatigue. Les vieilles, les jeunes, les minces, les grosses, les petites, les grandes. Quelques-unes me donnent un peu d'argent, d'autres me menacent. Cela ne me change pas du genre masculin. Diogène, Diogène, viens à mon secours ! Je ne vais quand même pas chercher un homme chez les chiens ! J'agite ma lampe. J'appelle dans la nuit. A la sortie du cinéma, je me rue sur la foule, je dévisage chaque humain, je le prends à témoin. Y a-t-il un homme parmi vous ? J'en vois qui rigolent. Je cours au milieu de la place, j'ai froid, j'ai faim, j'en ai marre. Ma lanterne a l'air d'une luciole. Putain de Diogène ! Il m'a bien eu ! Il le savait que je ne trouverais rien ! Salauds de philosophes ! Je ne suis qu'un poète, moi ! Ils l'ont

fait exprès de me jeter dans la tourmente, pour se moquer de moi ! Un poète, qui vit dans un carton ! Non mais pour qui se prend-il le bougre ? Diogène n'a quitté son tonneau que pour me ridiculiser. Je lève les yeux au ciel et je vois passer mon carton qui se fait la malle vers les pays chauds ! J'aurais dû rester chez moi, je serais en route pour les tropiques à cette heure-ci ! J'ai une sensation de sang dans ma bouche et le monde disparaît dans un délire de lumières colorées qui m'emporte vers l'infini.

Il fait beau ce matin. Le vent s'est calmé. Je me suis réveillé dans un lit tout blanc, près d'une fenêtre à barreaux par laquelle le soleil s'infiltré pour inonder la chambre. Je n'ai presque plus mal à la poitrine. Serais-je au paradis ? Déjà ? Ils ont retrouvé mon cahier de poèmes. Mon carton l'avait laissé sur le bord du trottoir avant de s'envoler pour les tropiques. Touchante attention...

Je me promène dans un parc tranquille, ombragé, à l'abri des caprices du vent.

Il faut que je vous dise : j'ai trouvé mon homme. Enfin, j'en ai trouvé plusieurs. Des hommes et des femmes qui se promènent dans mon parc et qui écrivent comme moi. Je les ai reconnus tout de suite. Il y en a d'autres, habillés en blanc, qui sont gentils, très gentils avec nous. Mais ce ne sont pas des hommes, pas ceux que recherchait Diogène en tous cas. Diogène, j'ai fait la paix avec lui. Je regrette de l'avoir maudit. Grâce à lui j'ai oublié la rue, le froid, la faim, la déchéance. Je nage dans un océan de bonheur profond. J'ai rencontré une petite dame qui me plaît bien. Elle m'a parlé de feu, de linge qui s'est envolé, comme mon carton, je ne comprends pas très bien de quoi il s'agit, mais je sens que

nous allons nous entendre. Nous allons même écrire un livre si nous ne mangeons pas tous nos écrits avant...

Merci, Diogène. Mais pas de journalistes, hein ? Attention aux huissiers... Un écrivain peut en cacher un autre. On n'imagine pas tout ce que ces gens peuvent inventer... Alors, prudence, et pas de publicité intempestive.

D'Ange et de démon

Il est presque dix heures. Je suis encore en retard à cette fichue réunion. Pourquoi ai-je eu cette idée idiote de les convoquer tous, le lundi matin à neuf heures trente pour leur parler du devenir de l'entreprise ? J'ai comme l'impression qu'ils s'en foutent. Ils se disent : le vieux débris va passer la main, à soixante ans, il est temps qu'il s'en aille. Et moi je m'incruste. Je m'accroche à mon bureau comme si j'avais peur de m'envoler, emporté par la Tramontane ! Je devrais laisser ma place à mon fils. Mais le misérable s'est mis dans la tête de faire une licence d'histoire de l'art ! Alors, mon entreprise de graines en vrac, j' imagine facilement comme il va te me la couler si je la lui laisse ! En mélangeant les graines de soja, les graines de légumes verts, les graines pour les oiseaux et les graines de vauriens, pour faire genre Picasso ! Ce n'est pas demain la veille que je vais lui céder la place ! Et moi, bêtement, qui ai raconté à tous mes collaborateurs qu'il était ingénieur agronome !

Elle sent la poussière, mon entreprise, les graines avariées et la sueur des hommes qui s'y ennuiant. Pourtant, j'ai embauché deux jeunes loups il y a quelques mois : un chef du personnel et un chef des ventes. Ils laissent traîner leurs longues dents sur la moquette et je suis obligé de payer une entreprise extérieure pour réparer les dégâts. A part cela, rien, pas la moindre petite idée novatrice, pas la moindre étincelle de vie. Ils m'ennuiant. Pendant les réunions, je bâille.

Parfois je m'endors. Ils croient que c'est l'âge, non, c'est l'inaction. J'imaginai qu'ils allaient changer mon monde, faire de mon entreprise familiale de graines, l'Entreprise au top de la modernité dont on parlerait dans les journaux ! Je t'en fiche de la modernité ! Mon nouveau chef du personnel a licencié Georges, mon magasinier depuis trente ans, celui avec qui j'ai traversé les galères, remis à flot l'usine paternelle au bord de la faillite. Et je l'ai laissé faire ! Le nouveau magasinier n'y connaît rien, il mélange les graines et a un caractère épouvantable. Quant à Georges, vu que c'était le meilleur, il a été embauché par une autre usine qui avait déjà plusieurs fois tenté de me le faucher. J'ai fait rire tous les chefs d'entreprises de la région ! Et Georges me manque. Je n'ai plus personne avec qui parler du bon vieux temps et de la chasse aux canards dans les paluds...

Vous allez me dire que je pourrais rester chez moi et nommer un gérant. Mais chez moi il y a Marthe, avec laquelle je partage ma couche, ma fortune et mon ennui. Si vous connaissiez Marthe, vous comprendriez que je m'accroche à mon bureau. Elle vaut, à elle seule, toutes les bonnes raisons du monde de m'incruster à l'usine. Il y a longtemps qu'elle ne me fait plus bander, Marthe ! C'est réciproque notez bien... Elle a un triple menton, un regard de vache landaise, des poils aux jambes de cinq millimètres et avec sa taille style tonneau elle trouve encore le moyen de mettre des minijupes ! Moi j'ai une bouée qui me fait ressembler à une bouteille de Perrier et elle ne supporte pas mon chapeau feutre qui cache ma demi-calvitie. Chouet couple !

Alors, après avoir passé un week-end épouvantable en sa compagnie, m'être fait engueuler, critiqué sur ma façon de manger, de boire, de ronfler la nuit, avoir passé l'aspirateur, la tondeuse à gazon, et plié les draps, je viens le lundi matin au bureau emmerder mes collaborateurs.

Collaborateurs ! Tu parles ! Ils sont tous là, autour de la table, à me regarder d'un air goguenard. Ce matin, j'ai perdu mon chapeau. Le vent me l'a emporté. J'ai le crâne qui brille à la lumière des néons. Je les imagine tous à poil avec mon chapeau sur la tête et je souris à ce tableau champêtre. Ils croient que mon sourire est un signe de bienvenue et me le rendent derechef. Mes collaborateurs ! Des « collabos », oui ! Prêts à me dépecer, me mettre en lambeaux, se partager ma dépouille ! Des charognards ! Il y en a cinq. Cinq vautours au long cou qui ne prennent même pas la peine de cacher leurs sentiments ! Les anciens comme les nouveaux ! Ils ont laissé la fenêtre ouverte pour aérer. Ils savent bien, pourtant, que j'ai horreur de ça ! Le vent envole les papiers sur la table. Je ferme la fenêtre pour ne plus l'entendre siffler à mes oreilles. J'ai l'impression qu'il me parle, qu'il me susurre des idées pas très honnêtes : vire-les, vire-les, vire-les... Je ne veux pas l'écouter.

- Où en sommes-nous du contrat avec « Vertland » ?

Le chef des ventes se tortille sur sa chaise. Il a l'air mal à l'aise. S'il me rate ce contrat, celui-ci, je le fiche par la fenêtre ! Allez, du vent !

Devant moi, sur la table, un petit ange noir que je ne connaissais pas me dit en me faisant un clin d'œil : chiche !

D'où sort-il celui-là ? Cet imbécile de chef du personnel ne m'a quand même pas embauché un lilliputien !

- Cela patine... Me répond mon chef des ventes amateur de hockey sur glace. Il faudrait un peu plus de garanties. Nous négocions.

Cela fait quinze jours qu'il me chante la même rengaine. A force de négocier, de mégoter, de racler les fonds de tiroirs, il va me louper le contrat du siècle !

- Je veux voir le dossier.

Le petit ange noir se marre. Il est debout sur la table et n'arrête pas de tripoter les stylos. J'essaye de le chasser mais il est très agile et fait des bonds en me narguant. On dirait que je suis seul à le voir. Je ne dis rien. Je ne vais pas aggraver mon cas en leur laissant croire que je suis devenu gâteux.

Le chef des ventes, lui, se jette sur le téléphone et aboie à Maryse, la nouvelle secrétaire. J'ignorais que nous avions changé de secrétaire ! C'est une CDD, pour remplacer la titulaire qui est enceinte... C'est vrai, où avais-je la tête ? Nicole est en congé de maternité, c'est bien dommage. C'était la seule compétente dans cette boîte de fous ! Ils ont dû m'en choisir une, genre mannequin pour périodique de mode qui ne sait même pas se servir d'un ordinateur ! J'aurais tout enduré avec eux !

Le chef du personnel s'excuse. Il a pris ce qu'il a trouvé. Elle n'est pas terrible, mais elle connaît son boulot... Et puis, depuis presque trois mois que Nicole est partie, c'est au moins la troisième qu'ils essayent !

La petite est là depuis quinze jours et je ne l'avais même pas aperçue...

Pas terrible ? Allons, bon... Ceci explique peut-être cela... Si une pin-up déambulait dans mes bureaux, je l'aurais vue.

La porte du bureau s'ouvre. Cela fait appel d'air et la fenêtre ne résiste pas. Le vent s'engouffre, balaye les documents sur la table, décroche un tableau au mur qui s'écrase par terre, à grand fracas de verre brisé. C'est Hiroshima... Je l'entends rire, cette fichue Tramontane, comme si elle était en train de jouer un mauvais tour et s'en amusait. Je vous fiche mon billet qu'elle est de mèche avec l'espèce de bestiole noire qui ressemble plutôt à un diable

qu'à un ange, à tout bien considérer... Il a dû rentrer avec le courant d'air.

Notre petite secrétaire n'est pas assez rapide et trop légère. La porte se referme violemment derrière elle et la projette en avant. Elle tombe à genoux et le dossier s'éparpille sur le carrelage. Un silence plus épais que du pudding anglais s'installe parmi nous. On pourrait entendre les mouches voler s'il n'y avait pas les hurlements du vent. Maryse se mord la lèvre et retient un sanglot. Elle a l'air d'une enfant prise en faute. Pas plus de vingt ans. De grands yeux noirs étonnés qui lui mangent le visage, des cheveux blonds coupés au carré, très mince, un petit menton volontaire et un nez pointu. Pas de quoi se faire retourner les hommes dans la rue... Mais je ne vois plus qu'elle. Je ne vois plus que ses yeux qui ressemblent à des nuits sans lune. Deux lacs profonds où l'on peut se noyer. Et je m'y noie. J'y plonge innocemment comme happé par un tourbillon. Je tords le cou au premier qui se marre...

- Vieux con, me crie ma conscience ! Arrête de la regarder ! Tu t'es vu avec ton crâne d'œuf posé sur un nid, ta bouée ventrale, tes poches sous les yeux ?

Tiens, me dis-je - et bien oui, je me parle, comme ça, je n'entends pas des conneries, à part les miennes, et je suis toujours d'accord avec moi - c'est quoi cette bestiole blanche à côté de la noire ? On dirait qu'ils se disputent...

Tandis que je tiens une conversation importante avec moi-même et contemple, ébloui, la secrétaire, le chef du personnel lui dit d'un ton froid et impersonnel :

- Mademoiselle, vous passerez dans mon bureau prendre votre solde. Ramassez ces documents et sortez.

J'ai l'impression que la mer entière va sortir par ses yeux. J'entends les vagues rouler sur les cailloux, se fracasser sur les rocher. J'ai un goût de sel dans ma bouche.

La sienne est une grotte où je voudrais me reposer, me cacher.

Je pousse un hurlement de fauve à l'agonie :

- Ah non ! C'est suffisant avec Georges ! Qui est le maître ici ? Je vous ai embauché pour gérer mon personnel, pas pour le virer ! Et si tu n'es pas content, tuournes ton cul au vent ! D'ailleurs, ça tombe bien. Ce n'est pas le vent qui manque, aujourd'hui. Allez, du vent, du balai ! Ouste ! On met les voiles ! Cap vers la sortie ! On prend le large !

L'ange noir se marre franchement. L'autre le sermonne avec véhémence. Apparemment, ils ne sont pas copains.

Le chef du personnel, lui, roule des yeux en billes de loto et ouvre la bouche en faisant un bruit d'évier. Il n'en revient pas. Partir ? Maintenant ? Avec tout le ménage qu'il y a à faire dans cette société ? Tous les incapables à virer ? Le personnel à dresser ? Tenez, prenez les ouvrières, par exemple ! Elles rigolent en travaillant ! Pourtant, quand on trie des graines, qu'on les met en sachets, il n'y a pas de quoi rire ! Il allait les mettre au pli et jeter les réfractaires. Au bout de trois mois, plus personne n'aurait eu envie de plaisanter ! Le personnel d'encadrement aussi, tiens ! Des bons à rien, des ringards, des vieux ! Incapables d'autorité ! Comment ont-ils été capables de faire tourner la boutique pendant trente ans, ces ruines ? Il faut innover, rajeunir, balayer, nettoyer ! Il était sur la bonne pente, pourtant ! Il avait une liste de personnes à mettre au rebut ! Ce ne sont pas les placards qui manquent dans cette usine !

J'essaye de reprendre mon sang froid. Plus d'expression triviale ou gare aux Prud'hommes ! Autour de la table, les mouches volent en faisant bzz, bzz... Quelqu'un a refermé la fenêtre. Les deux petits anges sont restés là, prisonniers de la salle. Le petit blanc a l'air en colère et boude.

Le chef des ventes est pâle comme sa chemise. A mon avis, « Vertland » lui donne la jaunisse. L'écologie, ce n'est pas son truc. Il préférerait des graines chimiques, des fausses graines, des plantes vertes en plastique, de la pelouse en caoutchouc. Il est allergique au pollen, aux abeilles, et les chenilles le dégoûtent et lui donnent des boutons ! Comme tous les insectes en général, d'ailleurs. Nous avons mis au point un élevage intensif de coccinelles pour manger les pucerons des rosiers. Lorsqu'il voit les bêtes à bon Dieu se ruer sur leur proie, il a envie de vomir. Je suis certain qu'il en rêve la nuit. Je sens qu'il va bientôt prendre le large, lui aussi.

J'écoute son rapport sur « Vertland » d'une oreille distraite. Maryse porte une robe rouge moulante et un collier assorti. Elle a un petit cul rond tentateur et deux noisettes pour poitrine. Je voudrais détourner mon regard d'elle. Mais elle me dévisage d'un air angélique.

- Tu as soixante balais, mon vieux ! Soixante piges ! Il faudrait que tu t'en souviennes ! Regarde-toi dans une glace, merde !

Ça, c'est ma conscience qui s'affole. Elle est grossière quand elle est inquiète. Et inquiète, elle a de quoi l'être, car Maryse n'a pas l'air de me trouver si moche et si vieux que ça. Elle me sourit et le soleil entre dans ma vie.

Le petit ange blanc a l'air franchement, mais alors franchement, pas content...

Je m'attendais à une réunion ennuyeuse où j'allais bâiller à me décrocher les mâchoires, j'ai droit à la réunion de ma vie, celle que j'attendais depuis des années. C'est que l'éjection du chef du personnel a fait son petit effet ! Tout à coup, mes collaborateurs se souviennent pourquoi ils sont là, ce matin, face à face avec moi. Pas pour attendre ma relève. D'ailleurs, au point où j'en suis, je leur annonce que mon fils

étudie les arts et non les plantes. Cela les souffle. Le vieux va rester, et oui ! Vous devrez vous y faire. J'ai gagné vingt ans. J'ai rajeuni, à tel point que même les plus jeunes, ici, font figure de croulants. Ils veulent rattraper le temps perdu. Ils ont plein d'idées tout à coup. Ça fourmille, ça invente, ça fabrique de la matière grise à créer de la graine, à la vitesse du vent. Debout les bleus, réveillez-vous ! Je dois les calmer sinon ils seraient capables de vouloir refaire le monde, et ça, ce n'est pas commercial. Je ne vous raconte pas comment « Vertland » leur paraît intéressant, passionnant, soudain ! Il faut traiter ce dossier et vite ! Sus aux plantes exotiques, aux plantes carnivores, aux plantes aromatiques, aux plantes médicinales ! Ils veulent tout planter, tout faire pousser, sous serre, en plein air, à l'abri, en plein vent ! Ils tenteraient même de faire pousser des fleurs sur la lune si elle n'était pas si loin ! Ils deviennent des chercheurs, des ingénieurs agronomes, ils en oublient l'heure de manger...

Ils parlent, ils parlent, j'approuve sans même écouter. Je n'entends que la voix de Maryse disant « excusez-moi » quand le dossier est tombé. Ses jambes d'enfant, ses tétons minuscules et ses fesses comme des melons. Les yeux mi-clos, pendant que les vaillants cadres s'agitent, je me vois courir nu sur la plage, sous les cocotiers, elle dans les bras. Je nous jette dans l'eau et les vagues roulent nos corps sur le rivage comme des galets.

Les autres croient que ce sont leurs projets qui me donnent cet air béat. Tant mieux. Après ça, ils vont bosser comme des bêtes, cela les changera de l'ordinaire...

Après la réunion, j'invite Maryse à dîner pour vingt heures. Aussi saugrenu que cela paraisse, elle accepte. Mes collaborateurs, eux, vont rester très tard, ils ont du travail urgent en route.

- Pas possible ? me demande le chef d'atelier. Sont-ils malades ?

- Non, non, j'ai seulement viré le chef du personnel, dis-je avec fierté en lui tapotant l'épaule. Désormais, on va en fabriquer de la graine, mon ami ! Et de la bonne !

Il a l'air content, lui, c'est un jardinier dans l'âme. Pas un donneur d'ordres ni de leçons.

Le plus dur, ça va être de mentir à Marthe. J'ai un nœud à l'estomac en rentrant à la maison et mes jambes flageolent. C'est la première fois que je lui fais ce coup-là ! Au fond de moi j'ai honte. Et les deux bestioles ailées qui me suivent depuis ce matin, se chamaillent au-dessus de mon épaule...

Elle n'est pas bien belle, ma Marthe, mais c'est la femme de ma vie. Ma femme, celle que j'ai épousée devant Dieu et devant les hommes, celles qui m'a consolé dans mes moments de déprime, mes coups de cafard... Elle qui m'a soutenu lorsque l'entreprise était au bord du désastre... J'ai honte. Mais les yeux de Maryse m'envoûtent. Ses yeux lui mangent la figure et dévorent mon cœur.

Marthe ne demande rien. Pourtant je sais que ça l'étonne cette sortie nocturne. C'est très rare que j'accepte des dîners mondains... Peut-être est-elle contente de se débarrasser de moi pour un soir ? De manger en tête-à-tête avec elle-même, pour une fois ? De ne plus voir mon crâne briller sous le lustre de la cuisine ? Nos silences doivent lui peser autant qu'à moi. A moins qu'elle n'ait un amant prêt à se jeter sur elle dès que j'ai le dos tourné. Je réfléchis à cette éventualité pendant que je noue mon nœud de cravate. Et si elle cachait des porte-jarretelles dans ses tiroirs ? Marthe en

porte-jarretelles ? Le tableau ne risque pas d'être hollywoodien... Elle n'a rien de Maryline. Mais quand même, ce n'est pas impossible. IL y a des hommes qui aiment les défis. Et déjà, faire le tour de Marthe, c'est un défi que je ne relève plus depuis longtemps, du genre « les frontières de l'impossible » ou « Ushuaia » version grand écran. Mais moi je ne suis pas un sportif... Si tu peux vaincre l'Annapurna, tu peux essayer Marthe... Je n'ai jamais vaincu l'Annapurna ni l'Everest, je ne suis qu'un grainetier moi, je vaincs les doryphores, les pucerons et les araignées rouges... J'importe des graines de tous les coins du monde, mais je ne vais pas les y chercher ! Marthe, un amour ! Je réalise soudain que je suis jaloux. Pourtant, je n'ai pas le temps de me pencher sur la question. Je dois convoler avec un petit oiseau à peine tombé du nid. Que j'ai envie de cette petite !

Marthe me refait le nœud de cravate qui était de travers comme d'habitude et me dit :

- Fais attention. Il souffle un vent à décorner les taureaux (elle n'ose pas dire les cocus...). Ne vas pas m'attraper un coup de froid. C'est dangereux, un vent pareil.

Je l'embrasse sur la joue et je vais vaquer à mes occupations nocturnes de chef d'entreprise... Mes obligations...

Dehors, c'est la tempête. J'ai du mal à avancer. Je dois lutter contre la Tramontane qui semble vouloir m'empêcher de rejoindre ma dulcinée. Affalez les voiles ! Virez de bord, vite ! Je ne laisserai pas chavirer le bateau. Je vaincrai les éléments déchaînés ! Je suis Surcouf, Cousteau, le capitaine Tabarly et le capitaine Haddock... Laissez passer le vainqueur de la traversée en solitaire ! Je suis dans les quarantièmes rugissants. Voilà ! C'est passé ! Je crie « waouh » en sautant à pieds joints. Si Maryse me voyait !

D'ailleurs, elle me voit. Plantée devant le restaurant où le vent la plaque contre le mur, elle m'observe. Elle s'est accrochée au poteau du menu fixé au sol. Le vent s'énerve en vain sur sa frêle carcasse. Elle tient bon. Elle a l'air fascinée par mes sauts de carpe sur le trottoir... Au moment de la rejoindre, j'ai un mouvement de recul. Qu'est-ce qui peut bien l'attirer chez moi, à part mon compte bancaire ? A-t-on déjà vu une jeune de vingt ans péter les plombs pour un vieux de soixante uniquement pour ses beaux yeux ?

Vieux prétentieux ! Entends-je dans mon dos.

C'est l'ange blanc qui s'affole. De quoi se mêle-t-il, celui-là ?

Je suis près à repartir mais je vois son sourire de loin qui m'invite à la rejoindre. J'ai l'air d'un collégien à son premier bal.

Elle a l'air aussi gênée que moi. Le rouge aux joues lui va bien. Ce soir, elle porte une robe noire sous son manteau et un collier de perles blanches. Je la conduis jusqu'à la table où Marthe et moi avons coutume de venir dîner. La plupart du temps, nous nous engueulons toute la soirée... Le patron est habitué à nos rendez-vous disputes une fois par mois. Là, il est carrément soufflé, subjugué. Pourvu qu'il ne me demande pas si c'est ma petite fille !

Je contemple Maryse avec des yeux gourmands. Cela ne semble pas la perturber. Si c'est pour mon compte en banque qu'elle est là, elle joue bien le jeu. Elle me dévore du regard. J'ai l'impression de perdre quarante ans en une soirée ! Le contenu de nos assiettes nous laisse un peu froids. Le patron n'a pas l'habitude. Avec Marthe, le contenu de l'assiette a une importance capitale. Elle ne souffre aucune entorse au protocole culinaire. Attention de ne pas mélanger n'importe quoi ! Elle repère la moindre erreur, le moindre surdosage ! Avec la petite, pas de danger. Elle mange du

bout des dents. Elle ne voit que moi. De temps en temps je me retourne pour voir si ce n'est pas à un autre qu'elle sourit derrière moi. Non, ce sont bien mes poches sous les yeux qui la charment. Elle aime que je lui parle de graines. Elle écoute avec attention. Cette enfant a du feu dans les yeux. Elle me brûle. J'ai l'impression que mon crâne va s'enflammer si elle ne cesse pas de me contempler avec ce regard de braise ! Mon corps entier est un vaste brasier. Pour un peu, je me prendrais pour Jeanne d'Arc ou pour un Cathare. Vite, où trouver un seau d'eau fraîche, pour éteindre l'incendie ? Je me tortille sur ma chaise. Pourvu qu'elle ne croie pas que j'ai un tic ! De quoi aurais-je l'air ?

Mon petit ange blanc, celui qui s'occupe toujours de ce qui ne le regarde pas au mauvais moment, en profite pour me susurrer :

- Bien fait pour toi ! Vieux schnock ! Vilain pas beau !

Je soupçonne ma conscience de le payer pour me casser les pieds, celui-là ! Mais elle ne doit pas payer assez cher. Car, l'autre, le noir, l'ange de la tentation, est plus fortiche que lui. Celui-là, personne ne le paye. C'est un « free-lance »... Il n'a pas besoin d'argent. Il tente pour le plaisir. Et il y réussit le bougre ! J'envoie le petit blanc à la pêche. Qu'il aille se faire voir ailleurs, cet empêcheur de pêcher en rond ! Je l'entends qui pleurniche et se fait remonter les bretelles par ma conscience en colère. Aussi, si elle n'était pas aussi radine, elle obtiendrait plus de succès ! Pendant qu'ils lavent leur linge sale en famille, je me mets d'accord avec mon ange noir pour qu'il me tente toute la nuit. Je ne lui devrai même pas un sou, il fera ça par amitié. Je sens que nous allons être copains longtemps, lui et moi... D'ailleurs, j'aurais dû l'écouter plus tôt au lieu de subir les leçons de l'autre casse-pieds depuis cinquante ans !

Quant à Maryse, elle ne doit pas beaucoup s'occuper de son ange blanc, elle non plus, car elle me fait du pied sous la table. Ses orteils remontent le long de ma jambe. Il est temps de la quitter, la table, sinon je me jette sur elle au milieu du restaurant.

Dehors, le vent redouble de violence. On n'avait pas vu cela depuis des années. Il doit au moins souffler à cent cinquante kilomètres à l'heure ! Je tiens la main de Maryse pour qu'elle ne s'envole pas. Je dois même la prendre dans mes bras près du square car des bourrasques essayent de me la ravir. Je ne voudrais pas la voir s'envoler comme Mary Poppins... Nous sommes contraints de nous abriter derrière une haie. Le vent a emporté un vieux banc mal scellé. Il gît, renversé, au milieu de la pelouse, les jambes en l'air. Tout comme nous, d'ailleurs... Plaqués au sol par la folie du vent, nous gisons pêle-mêle. Je glisse mes doigts sous son manteau et remonte le long de ses cuisses. J'entends rigoler mon ange noir. Je le trouve un peu voyeur, quand même... J'ai trouvé la petite culotte. Pas très loin. Elle doit être en soie. Je retire cet objet inutile et caresse des profondeurs insondables où le vent n'a pas de prise. J'ignore comment nous nous sommes retrouvés à moitié nus sous le grand pin. Je ne sens même plus le vent. J'ai son soutien-gorge dans ma poche. Nous faisons l'amour, une fois, deux fois, dix fois ! J'ai retrouvé la fougue de mes vingt ans. Pas besoin de « Viagra ». Nous le faisons même dans la rue, contre un mur, au milieu de la route. Je caresse ses seins sous lampadaire du théâtre municipal. Il n'y a pas un chat dehors. Nous n'avons rencontré qu'un type avec une lanterne mais il ne nous a pas vus. Drôle d'apparition...

Il est plus de minuit lorsque je la quitte à la porte de son appartement. J'ai eu le grand frisson de ma vie. Je me dis : je la reverrai demain, au bureau, je la prendrai derrière

la porte, derrière les machines, n'importe où. Je l'amènerai au bout du monde, sous les cocotiers, et nous ferons l'amour sur le sable.

A la maison, Marthe dort et ronfle doucement. Elle ne m'entend même pas rentrer. Elle a dû prendre son somnifère. Heureusement... Car j'ai le soutien gorge de Maryse à la place de ma cravate.

Neuf heures du matin. J'ouvre la porte de l'usine, je suis un peu en retard, et tombe nez à nez avec Nicole. Et oui ! Elle est rentrée de son congé de maternité. Que cela passe vite, un congé de maternité ! Je n'y comprends plus rien. Pourquoi Maryse ne m'a-t-elle rien dit ? Pourquoi le chef du personnel voulait-il la virer la veille de son départ ? Hier, il soufflait un vent de folie sur la ville. Il paraît que des toits se sont envolés, qu'on a retrouvé un type avec une lanterne au milieu de la place en train d'ennuyer les passants, et qu'il cherchait un homme. Drôle d'idée. Il s'est passé des choses bizarres chez les gens ! Les journaux sont pleins de récits plus ou moins crédibles de personnes censées qui ont perdu la tête, mis le feu à leur maison, démissionné de leur emploi. Vous rendez-vous compte ? Mais peut-on croire ce que disent les journaux ?

Je n'entends plus rire mon ange noir. Mon ange blanc dort sur mon épaule. Je me sens seul.

Nicole est ravie des changements dans l'entreprise. Mazette ! J'ai fait du bon travail ! Le dossier « Vertland » est en bonne voie. Elle n'en revient pas.

Où est Maryse ? Je suis allée chez elle, là où je l'ai laissée hier. C'était une fausse adresse. Personne n'habitait là, correspondant à son signalement. J'ai appris dans son

dossier qu'elle était mariée, avait vingt cinq ans, et un enfant. J'ai trouvé sa véritable adresse. Mais je n'ose pas y aller bien que j'aie le goût de ses baisers dans ma bouche. Une femme peut en cacher une autre.

D'ailleurs, tiens ! Ma femme aussi ! Marthe a un amant ! Pour de vrai ! Quelle époque ! Et un jeune, s'il vous plaît ! Un sportif ! On aura tout vu.

Depuis, je la vois d'un autre œil. Je la trouve moins grosse, moins laide. C'est peut-être grâce au vent. Ce soir, je tenterai l'ascension de l'Everest... On ne sait jamais ? Peut-être y trouverai-je mon paradis perdu ?

NOTE DE L'AUTEURE (encore...)

Coucou ! C'est moi ! L'auteur ! J'ai retrouvé mon nom. Je vous l'avais bien dit que le vent rendait fou, non ? Nous l'avons échappé belle, hein, mes amis ? Nous sommes passés à côté de la cata du siècle ! Il paraît que pendant trois jours les pompiers ont été débordés. Entre les hommes qui avaient le vent en poupe, les femmes qui étaient emportées par le vent comme les nuages, les humains qui n'étaient que du vent, ceux qui avaient eu vent de quelque chose, ceux qui marchaient contre le vent, ils n'ont pas arrêté de courir. La Croix Rouge a dû fournir des cordes aux autochtones pour s'arrimer. Je suis moi-même restée attachée à une chaise pendant toute la durée du cataclysme, c'est vous dire... Si, si, c'était un cataclysme ! Sinon, comment peut-on expliquer le comportement démentiel de tous ces gens ? Des gens qui auraient dû être heureux, raisonnables, résignés, des pères et mères de familles responsables ? Non, il n'y a pas d'autre explication : c'est la faute du vent.

D'ailleurs, si on réfléchit bien, on peut se demander : qu'est-ce que le vent ? Définition : déplacement naturel de l'atmosphère... Voilà, c'est tout pour le dictionnaire. Léger, non ? Après, suivent des tas de locutions à propos du vent mais pas d'autres explications. Or, le vent, la Tramontane pour l'affaire qui nous intéresse, est un élément naturel déchaîné, incontrôlable, un voyou en quelque sorte, et personne ne sait ce qu'il peut engendrer comme distorsion au niveau du corps humain.

Tout d'abord, l'air rentre dans les poumons avec une sauvagerie inouïe, les remplit d'oxygène ce dont ils n'ont pas l'habitude vu qu'ils respirent plus souvent la fumée des pots d'échappement que l'air vivifiant des vierges hauteurs

enneigées. Et justement ! La Tramontane passe sur ces hauteurs, se charge de cette oxygène si précieuse, et vlan ! te déverse ce trop plein d'énergie dans les poumons pollués de braves individus qui n'avaient rien demandé et vauquaient tranquillement à leurs occupations citadines. Résultat : montée d'adrénaline, afflux de sang dans les neurones, pétage de plomb... Voilà. C'est tout simple. C'est scientifique. Si, si, puisque scientifique vient du mot science qui veut dire : ensemble de connaissances, de travaux, d'une valeur universelle, ayant pour objet l'étude de faits et de relations vérifiables selon des méthodes déterminées. Nous avons bien observé les faits : folie subite. Quand ? Un jour de Tramontane. L'avons-nous vérifié ? Oui. L'effet est-il lié à la cause ? Toujours oui. Tout est-il rentré dans l'ordre quand le vent a cessé ? Encore oui. Bon. Donc, cette théorie est scientifique. Nous l'avons démontré. Qu'on se le dise !

Dans ce cas, et vous n'allez pas, je pense, me contredire, nous pouvons pardonner à ces malheureuses victimes des éléments leur moment d'égarement. La prochaine fois, nous serons peut-être sur la liste. Alors, méfiance, et n'oublions pas que si un humain peut en cacher un autre, un homme averti en vaut deux...

Maguy DU BOSQUET (mais est-ce bien mon vrai nom ? Avec tous les événements étranges de ces jours passés, on n'est plus sûr de rien... Un nom peut en cacher un autre...)

Du même auteur

Thrillers :

Le sang de la miséricorde

Sous les pavés la plage est rouge

Panique sur les quais

L'Ombre des prédateurs

Femmes hors contrôle

Quel qu'en soit le prix

Thriller humour

Les pieds dans le plat

La petite vieille qui pelait les murs

Nouvelles

En nos sombres jardins

Les petits chemins de traverse

Aventure

Le preta de l'île singulière

Le preta de l'île singulière tome 1 : les noces sacrilèges

Le preta de l'île singulière tome 2 : la dernière danse

L'été de la Dame en blanc

Un mur de trop. Tome 1 Le pouvoir des livres

Un mur de trop. Tome 2 Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin

Trous noirs à l'abbaye Saint Félix de Monceau

Pour enfants :

L'île à l'envers

Le voyage fantastique du chroniqueur du roi

Le fantôme perdu

Histoires magiques pour enfants polissons

Poésie

Des Peaux aiment

Témoignage :

Comme un parfum de soufre

Achevé d'imprimer juillet 2023
Troisième édition
Première édition janvier 2000
ISBN N° 9798850842475

<https://www.livrenvol.com>

<https://www.bernadette-dubus.over-blog.com>